

STYLIDES, ANCRES HIERAE, APHLASTA, STOLOI, ACKROSTOLIA, EMBOLA, PROEMBOLA ET TOTEMS MARINS

A. STYLIDES ET ANCRES HIERAE

a) LE PROBLÈME

Le nom de la hampe cruciforme que porte au bras gauche la Niké des innombrables statères d'or d'Alexandre le Grand, depuis le commencement des études numismatiques est l'objet de discussion, une *crux* des numismates et archéologues.

En 1849 Charles Lenormant¹ résumant les différentes opinions anciennes écrivait: «Les uns ont cru voir ici un *trident*, les autres ont » désigné cet attribut comme une espèce de *guidon*: l'objet que porte » la Victoire n'est autre chose que ce *bâton* terminé par une espèce de » croix avec deux pointes relevées aux extrémités, sur lequel on élevait » une panoplie ou l'ensemble des armes d'un ennemi vaincu, pour en » former un *trophée*».

Plus tard, en 1885, L. Müller, dans sa monographie *Numismatique d'Alexandre le Grand* (p. 3), n'a pas accepté sans réserve cette explication. Constatant les nombreuses variétés que présente cette hampe cruciforme, il semble croire qu'on a pu, dans l'antiquité, lui donner des sens différents suivant le cas: «C'est en général, dit-il, un bâton pour » y suspendre un trophée que la déesse tient au bras gauche. Ce bâton » est tantôt long, appuyé sur la terre, tantôt court, porté au bras, et » la partie supérieure en est différemment formée. La barre transversale » est ordinairement placée près de la pointe, quelquefois plus bas, ce » qui produit une croix; elle a en général une pointe relevée à chaque » bout; quelquefois on voit un cordon court pendant de ces pointes. » Sur quelques pièces les extrémités de la barre transversale sont réunies.

¹ Numismatique des rois grecs p. 21.

» nies par un cordon à la pointe du bâton; sur d'autres la barre transversale est pourvue d'une frange; on trouve enfin les bouts de la barre ornés de Victoires. Il est probable que ces dernières soient plutôt à regarder comme des *guidons* ou des *enseignes*. Peut-être aussi que quelquefois, la barre transversale étant longue et placée très obliquement, on a voulu représenter *un mât avec sa vergue* (*malus cum antenna transversa*, comme dit Sestini). Sur quelques monnaies ce semble être le trident, symbole de la mer, que tient la Victoire. Enfin la Victoire se trouve quelquefois représentée tenant une *palme*¹, et un *sceptre*².

En 1891 Babelon, dans une étude intitulée: *La Victoire sur les monnaies d'or d'Alexandre le Grand*³, donna, pour la première fois, à cet emblème le nom de *stylis*, instrument naval, l'indentifiant avec l'objet présentant exactement la même forme qu'on voit très souvent planté sur la poupe, à côté de l'aplustre qui orne les poupes des plus grands navires de guerre des anciens. Les uns en ont approuvé la conclusion de M. Babelon, les autres ont témoigné à son sujet quelque réserve.

En 1906 E. Assmann, très compétent en matière d'archéologie navale, dans un article intitulé «*Das Stabkreuz auf griechischen Münzen*»⁴ reconnaît la partie essentielle de la théorie de Babelon, c'est-à-dire qu'il s'agit vraiment d'un emblème naval, mais il a combattu le nom de *stylis*, qu'on lui appliquait, soutenant qu'il s'agit du *pavillon* ou de *l'étendard de l'amiral de la flotte phénicienne* qu'ont copié les Grecs depuis Alexandre le Grand. La même année M. G. F. Hill⁵ examinant le travail de M. Assmann admit qu'il s'agissait d'un objet de caractère naval et probablement d'une espèce d'étendard; mais qu'il était déjà connu Grèce en 336 a. J. C. et que ce symbole était adopté, peut-être, par Alexandre comme insigne de la puissance maritime, sans y voir une allusion spéciale à la flotte phénicienne. Ensuite Babelon a repris à fond la question et il a soutenu de nouveau sa thèse dans

¹ N° 8, 506, 1131 et 1306. — Cab. Allier. pl. V. 7.

² Statères à Vienne, et St Petersburg, Athènes.

³ Mémoires présentés au Congrès international de numismatique tenu à Bruxelles 1891 — Mélanges numismatiques 1^{re} série, 1892 p. 203 à 217.

⁴ Zeisch. für Num. vol. XXV. p. 215 - 226.

⁵ Nochmals das Stabkreuz: Zeit. f. Num. l. c. p. 331 - 334.

une longue et excellente étude intitulée «*La stylis attribut naval sur les monnaies*»¹.

Je partageais l'avis de M. Babelon déjà depuis la publication de sa première étude, au moins quant au caractère et au nom de *stylis*. Sa seconde étude acheva de me persuader complètement et de me réjouir de la clarté projetée sur ce point de nos recherches: Ainsi fus-je très étonné de voir malgré des travaux de Babelon et Assmann se répéter souvent les anciennes interprétations erronées de cet emblème. J'étais surtout très surpris de voir des maîtres qui pèsent leurs mots, p. ex. Imhoof-Blumer et Head appeler la stylis des monnaies d'Hestiee *Mastbaum mit einer Querstange versehen*, et l'attribut de la Niké des statues d'Alexandre «*mast with spar*»², servant de «*naval standard*»³. Ce qui acheva mon étonnement ce fut de voir, tout récemment, M. E. J. Seltsmann, reprendre la question pour soutenir de nouveau qu'il s'agit d'un mât avec traverse munie d'une voile pliée (*mast with a spar. A furled sail is visible on the spar*)⁴.

D'où vient que Babelon ne soit pas parvenu à persuader tout le monde de la justesse de son opinion au sujet de la *stylis*? Enfin pourquoi a-t-on fait si peu de cas de la remarque, si juste, de M. Assmann (l. c. p. 216), montrant qu'«aucun connaisseur de la navigation antique ne peut s'imaginer un mât avec voile sur la poupe ou à l'acrotérion (aplustre) d'un vaisseau de guerre du 4^{me} siècle? Je l'ai compris en approfondissant les études excellentes de MM. Babelon et Assmann. C'est qu'ils ont laissé dans l'obscurité les points les plus essentiels du problème, surtout ceux qui ce rapportent à l'origine, à l'utilité et à la grande variété des formes de la stylis et de l'aphlaston. Je tâcherai donc ici d'éclairer ces points en reprenant la question *ab ovo*, d'autant plus qu'il s'agit, comme on va le voir, d'un des plus attrayants et importants thèmes *mythologiques* et religieux.

Babelon persuada, avec raison, tout le monde que l'objet en question que tient la Niké des statères d'or d'Alexandre et de ses successeurs, ainsi que la déesse Astarté et le héros Sidonos des monnaies des villes

¹ Revue numismatique 1907 = Melanges numismatiques, IV^e serie, p. 149 - 237.

² Jour. Inter. d'Arch. Num. vol. XI (1908) p. 128.

³ Historia Numorum, 2^e ed. p. 226.

⁴ Numism. Zeitschrift, Bd. XLVI (1913) p. 203 ets.

phéniciennes, est *le même* objet que celui qui orne, avec l'*aplustre*, les poupes des grands navires de guerre qu'on voit sur beaucoup de monnaies et sur d'autres monuments anciens. La discussion continue sur le *nom* qu'il faut lui donner; sur son *utilité pratique*; sur la raison de la *variété de ses formes*; sur sa *signification symbolique* et enfin sur son *origine*.

b) FORMES DE LA STYLIS

Pour répondre à ces questions il faut, avant tout, étudier en détail les formes que présente cet objet sur les statères d'Alexandre et sur

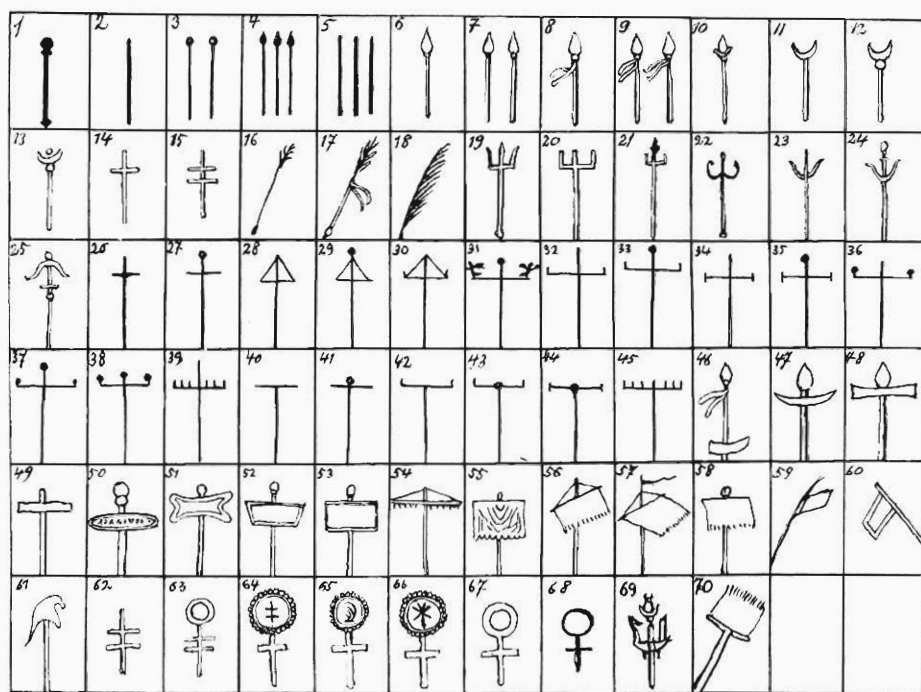


Fig. A.

les différents autres monuments, sans en éloigner, sous différents prétextes, comme le fait Babelon (pag. 204), celles qui ne s'accordent, ou ne paraissent pas s'accorder avec nos théories et nos explications.

Sur les statères d'Alexandre, ainsi que sur ceux des ses successeurs Philippe III, Ptolémée II, Séleucos I, Antigone I, Demétrius Poliorcète, qui copient la Niké des statères d'Alexandre, on constate que la déesse porte en guise de sceptre un objet, qui n'a pas toujours la

même forme. Mais comme ces statères d'or sont presque toujours d'un travail soigné, il est impossible d'attribuer ces différences, surtout les plus essentielles et claires, au hasard ou à la négligence des graveurs. Avant de faire cela il faut voir si la *stylis* ne pouvait pas avoir toutes ces formes dans les ateliers si différents et éloignés qui ont émis ces statères.

I. **Sceptre.** Ainsi tous, depuis Muller jusqu'à Babelon, ont écarté de la question la forme simple du sceptre (fig. A, 1) que présente quelquefois la *stylis* entre les mains de la Niké des statères d'Alexandre ¹.

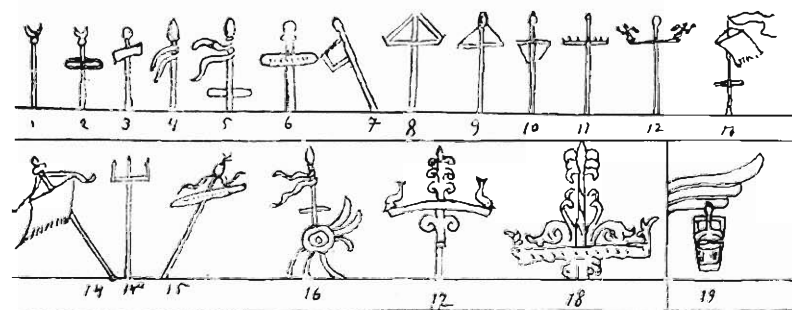


Fig. B.

Pourtant la même forme de *stylis*, avec ou sans pomme en haut (fig. A, 2), se retrouve identique en numismatique sur les poupes des navires des monnaies phéniciennes du V^e et IV^e siècle av. J. C. ² et sur celles de quelques-unes des pièces de Hestiee ³ et de Phaselis ⁴; sur les poupes des navires de monnaies impériales de Cyzique ⁵, d'Apamée ⁶, etc. Même sur un des vases panathénaïques la *stylis* a quelquefois la forme du simple sceptre ⁷. De même sur le grand et beau bas-relief de l'époque hellénistique découverte à Lindos qui représente la poupe d'un navire ⁸.

¹ Müller l. c. p. 4 (sur statères à Vienne, St. Petersburg, Athènes etc). — Brüder-Egger Cat. XXXIX, 258. — Babelon, *Stylis* p. 204.

² Babelon l. c. pl. XIII, 22; Perses Achéménides pl. VI, 15. — B.M.C. Phœnicia, pl. XIX, 2. XX, 6-12 (Sidon). — Anson, *Numismata Graeca* V. pl. XV, 684, 694. XVI, 703 etc.

³ Babelon l. c. p. 214 fig. 22, et plusieurs pièces au Musée d'Athènes.

⁴ Cartault, *La trière athenienne* p. 97, fig. 54.

⁵ Babelon l. c. pl. XIII, 28.

⁶ Cartault l. c. p. 98, fig. 57. — Anson l. c. pl. XVI, 725.

⁷ Babelon, l. c. pl. XIV, 2.

⁸ Babelon, *Stylis* p. 237 fig. La barre transversale n'appartient pas au sceptre, mais à l'aplustre (Voyez plus loin).

2. **Deux ou trois sceptres.** Très souvent même *deux* sceptres ou hampes, au lieu d'un, sont plantés à la place de stylis près de l'aplustre de ces navires de guerre¹. Sur les monnaies de Corcype du temps de Sept. Sévère nous voyons, plantés sur l'aplustre, trois sceptres ou hampes².

3. **Un ou deux thyrses.** Quand la pomme qui orne ce ou ces sceptres est clairement visible, c'est une pomme de pin, l'ornement célèbre du thyrses de Dionysos (fig. A, 6-7)³. Ce qui est important à retenir c'est que même les bandelettes du thyrses de Dionysos n'y manquent pas (fig. A, 8-9), soit que la hampe ait la forme du simple sceptre (fig. A, 6-7)⁴, soit qu'il soit muni de la barre transversale⁵.

4. **Sceptres phéniciens.** Sur les monnaies phéniciennes du V^e et IV^e siècle av. J. C. la stylis de la poupe a plusieurs formes : Celle du simple sceptre (fig. A, 10); celle avec un croissant, emblème de la grande déesse Astarte Σελήναίη (fig. A, 11), ou avec globe et croissant (fig. A, 12) ou globe, croissant et étoile (fig. A, 13)⁶. Enfin nous y trouvons la même hampe-sceptre avec une, ou même deux barres transversales (fig. A, 14-15)⁷, dont nous parlerons plus loin.

Cette constatation de la forme du simple sceptre pour la stylis, avec les emblèmes des différents dieux sur le sommet, nous indique qu'il n'est pas permis d'exclure de notre étude sur la stylis les autres formes, rares ou non, du ce même emblème.

Voyons d'abord si ces formes ne se retrouvent pas comme stylides sur d'autres monuments.

Les formes écartées ainsi sont la *palme* et le *trident*.

5. **Palme.** Elle ne se rencontre que rarement sur quelques statères d'Alexandre, attribués par Müller à la Macédoine (Müller n° 8), à la Thessalie (N° 506), à la Carie (N° 1131) et à la Cilicie (N° 1306).

¹ Babelon l. c. pl. XIII, 26-27. — Torr, Ancient Ships pl. 7, 35-36. — Graser, Die Gemmen mit Darstellungen antiker Schiffe pl. I, 3, 7.

² B. M. C. Thessalie pl. XXVI, 9-10. — Plusieurs exemplaires au Musée d'Athènes.

³ Babelon l. c. pl. XIV, 1 et 3; XIII, 27. — Daremberg et Saglio, Dic. d. ant., fig. 5274.

⁴ Dict. des ant. fig. 5273. — Graser, l. c. I, 4.

⁵ Babelon l. c. pl. XIII, 5-6 (statères de Corinthe). — Dict. des ant., fig. 5272-5273.

⁶ B. M. C. Phoenicia, pl. XVIII, 2, 13; XIX, 5; XLII, 10 etc. — Babelon, Perses Achéménides pl. IX, 2-3; XXX, 11, 15 — Rev. Num. 1891, pl. XI, 18.

⁷ B. M. C. Phoenicia pl. II, 14-15.

Mais il en existe encore d'autres⁶. Sur les exemplaires que j'ai eu sous les yeux cette palme diffère beaucoup de la palme usuelle que Niké, etc. portent à la main: elle est dénuée de toutes ses feuilles à l'exception d'un petit nombre, cinq ou six, qui forment la tête de la branche (fig. A, 16). Comme la base de la stylis, l'aplustre, était composée primitivement (voyez plus loin) de branches sèches de palmier, il se peut qu'une palme servit aussi des stylis. Cette hypothèse se confirme par un fragment de céramique préhellénique, trouvée à l'île de Mélos (fig. 1)¹. On y voit sur la poupe d'un navire de guerre, derrière le siège du capitaine, à la place de la stylis, cette même branche dénuée de ses feuilles, à l'exception de cinq au sommet. De même nous avons des navires vers 500 av. J. C. qui portent à côté de l'aplustre une palme (fig. A, 18)². Enfin le héros Marathos des monnaies de la ville homonyme phénicienne, et la Niké des tetradrachmes des Aradiens du même pays, tiennent à la main gauche une pareille palme, bandelée quelquefois (fig. A, 17), pendant que dans la main droite ils portent l'aplustre même³.

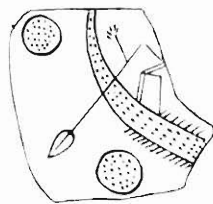


Fig. 1.

6. **Trident.** Pendant que les premiers numismates,—dont Eckhel, Mionnet, Müller—voyaient toujours, ou très souvent, un *trident* aux mains de la Niké des statères d'Alexandre, Babelon l'a regardé comme une exception, qui n'a rien à faire avec la stylis, et M. Assmann (l. c. p. 216) nia complètement son existence, disant que cette forme n'est «nulle part sûre: il manque toujours les crochets, le plus souvent les dents de côté» (niemens gesichert: stets fehlen die Wiederhaken, meistens die Seitenzacken). Pourtant j'ai sous les yeux des statères dont la Niké porte sûrement un trident aux dents effilées (fig. A, 19). Très communes sont sur les statères d'Alexandre les formes de trident avec les dents non effilées (fig. A, 20) que les yeux ne peuvent interpréter autrement que comme tridents ainsi que l'ont fait les premiers numisma-

¹ R. Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans la bassin de la mer Egée. Paris 1914 p. 276, fig. 198.

² Torr, Ancient Ships pl. 4, n° 18.—Comparez Journal of Hell. Stud. 1^{re} série pl. 49.

³ Babelon, Perses Achéménides pl. XXIII, 18; XXIV, 1, 10; XXVIII, 2 et 8.—B.M.C. Phoenicia pl. IV, 1-6 et XV, 1.

tes¹. Que les villes qui ont frappé ces exemplaires aient donné à la Victoire pour stylis un trident, ceci est prouvé par une autre grande série de monuments. Ainsi sur une pierre gravée du Musée de Berlin un navire de guerre porte sur l'aplustre de la poupe pour stylis un parfait trident². Sur les monnaies des Béotiens, qui copient la Niké des statères d'Alexandre, on rencontre quelquefois le type commun de la stylis;³ mais la forme la plus commune y est celle du parfait trident⁴. Sur les monnaies de Beryte la stylis-sceptre de l'Astarte a aussi la forme parfaite de trident⁵. Les riches stylides navales des bas-reliefs du temple d'Athéna Polias à Pergame sont ornées des dauphins, à l'instar des tridents (fig. B, 17-18)⁶. Enfin l'arc de triomphe Tibère à Orange, qui commémore, dit-on, la victoire de César sur les Marseillais, présente parmi les trophées maritimes, plusieurs stylides des trois formes, dont deux sont celles de parfaits tridents⁷.

7. *Trident-sceptre royal*. Quelques beaux statères d'Alexandre donnent à la Victoire une stylis composée d'un sceptre avec un trident (fig. A, 21). Or les portraits de Ptolémée III, sur ces belles monnaies d'or⁸, portent, sur les épaules, ce même emblème composite, orné même au bas de dauphins (fig. A, 69). Comme ce roi s'en est servi après avoir été nommé amiral (ἡγεμὼν κατὰ θάλασσαν) des Achéens et après ses grands succès maritimes⁹, nul doute que le dit emblème composite, qui n'est ni le sceptre royal, ni le trident simple de Poseidon, mais tous les deux ensemble, doit être regardé comme une stylis enrichie qui a sur le dos du roi la même signification qu'a la stylis navale de la Niké d'Alexandre, qui, à Corinthe aussi, était

¹ Par exemple Eckhel (DNV. II, 9) décrit constamment la stylis des statères d'Alexandre comme «un trident, symbole des victoires d'Alexandre au-delà de la mer».

² Graser l. c. pl. II, 19.

³ Babelon, Stylis pl. XIII, 15.

⁴ B.M.C. Central Greece pl. VI, 9-11.

⁵ B.M.C. Phoenicia pl. X, 6-7. Voyez et pl. XXII, 9 (Sidon).

⁶ Pergame II pl. 44, 46. — Baumeister, Denkm. fig. 1433-1434. — S. Reinach, Répertoire des reliefs vol. I p.

⁷ Assmann, l. c. pag. 226. — Caristie, Monum. à Orange, pl. 16-18. — Reinach, l. c. I. p. 203, n° 3-4.

⁸ Svoronos, Τὰ νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων pl. XXXVI, 1-9 et p. σοα'. — B.M.C. Ptolemies pl. XII, 3-5.

⁹ Svoronos, l. c. page σοδ'.

nommée ἡγεμὼν du peuple marin des Hellènes, en se mettant ainsi à la tête de leurs flottes ¹.

8. Stylis ancre. Sur quelques monnaies phéniciennes de Sidon et de Botrys, la stylis de l'Astarte prend en haut la forme d'une ancre debout ou renversée (fig. A, 24-25) ². De même sur une monnaie de Phaselis (fig. A, 22) ³ et sur quelques-uns des statères en question d'Alexandre (fig. A, 23).

9. Stylides avec barre transversale. La forme la plus commune que donnent à la stylis les statères d'Alexandre, c'est celle du sceptre ou hampe simple, portant attachée horizontalement, un peu au-dessous de sa tête, une traverse qui lui donne ainsi la forme d'une croix avec ou sans pomme (fig. A, 26-27). Cette traverse est généralement clouée au sceptre; mais elle se rencontre aussi pendue par des cordons, qui relient ses extrémités au sommet de la hampe (fig. A, 28-30) ⁴. Les dessins, fort intéressants, des navires de guerre, qu'on a trouvés sur les murs des maisons de Délos (fig. 2-3), présentent sur leurs poupes des stylides de cette même forme, ainsi

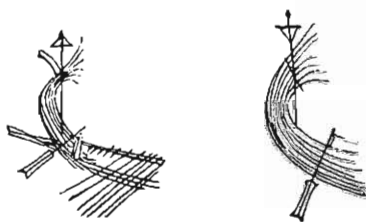


Fig. 2-3.



Fig. 4-4a.

que d'une forme variée, qui présente la barre transversale ⁵ clouée sur le sceptre et en même temps tenue horizontalement par des cordons qui attachent les bouts de la barre au bas du sceptre (fig. 3 et B, 10). La forme à cordons paraît très ancienne. Je viens de la reconnaître ⁶ sur une pierre mycénienne ⁷, à côté de l'akrostoliou de la proue (fig. 4-4a). Elle se retrouve aussi sur les mon-

¹ Plut. Alex. 14: εἰς τὸν ἱσθμὸν τῶν Ἑλλήνων συλλεγέντων καὶ ψηφισαμένων ἐπὶ Πέρσας στρατεύειν ἡγεμὼν ἀνγορεῦθαι.

² Babelon, Stylis pl. XIII, 8. — B.M.C. Phoenicia pl. XI, 4; XXV, 2.

³ Macdonald, Cat. Hunter. coll. Vol. II pl. LVII, 21.

⁴ Müller l. c. pl. II, 16. — Babelon, Stylis p. 295 fig. 5a.

⁵ Bull. de corr. hell. vol. XXX, p. 550 fig. 17. — Babelon, Stylis p. 220, fig. 6-7.

⁶ Σβορώνος, Πῶς ἐγεννήθη καὶ τί σημαίνει ὁ δικέφαλος αἰετὸς τοῦ Βυζαντίου (Ἀθήναι 1914) p. 25 fig. 9aβ.

⁷ Ερην. Ἀρχαιολ. 1888 p. 175 Pl. X, 20. — Furtwängler, Die antiken Gemmen pl. III, 21.

naies de Demetrios Poliorcete, entre les mains de la Niké de Samothrace¹. Les bouts de la barre horizontale sur les doubles statères d'Alexandre, qui présentent un peu plus de place au graveur, sont quelquefois ornés de deux Victoires microscopiques s'élançant avec une couronne dans la main droite (fig. A, 31)². Sur les simples statères, dont la grandeur rendait impossible la représentation de ces Nikés minuscules, on les a remplacées par de simples traits verticaux, ou par des globules, d'où les formes très communes fig. A, 32-38³. Les ornements des bouts de la barre transversale se prolongeaient, quelquefois, sur toute son étendue: Nous voyons quelquefois plusieurs traits sur la barre transversale (fig. A, 45) qui se trouve sur quelques statères de Corinthe⁴.

La barre en question est généralement clouée un peu au-dessous de la tête du sceptre des statères d'Alexandre, formant ainsi une croix; mais nous l'y trouvons aussi souvent tout près de la tête, et, quelquefois, sur la tête même du sceptre (fig. A, 40-45)⁵. Quand l'artiste avait de la place libre, comme ceux qui ont sculpté les stylides des bas-reliefs du temple d'Athèna Polias à Pergame, alors il les ornait richement de Victoires, d'acanthes, de fleurons et de dauphins (fig. B, 17-18)⁶.

Quand la stylis est plantée très haut, *sur l'aplustre même* du navire, *alors la barre transversale est placée très bas*, près du pied même du sceptre (fig. A, 46 et B, 16)⁷. Cette remarque nous mène à croire à l'existence sur la barre de quelque chose qui devait être placé à la portée des yeux du spectateur, p. ex. une inscription. Or si on examine avec attention les stylides soigneusement représentées sur les monuments, on y voit d'abord que la barre transversale présente la forme d'une tablette (δέλτος), plus ou moins large, attachée au sceptre de différentes manières. Sur les statères d'Alexandre (fig. A, 49)⁸, sur les monnaies

¹ Babelon, *Stylis* pl. XIII, 3.

² Müller l. c. pl. II, 18. — Babelon, *Stylis* p. 205, fig. 35.

³ Babelon l. c. p. 205 fig. 1-30.

⁴ Babelon, *Stylis* p. 206 fig. 2.

⁵ Babelon l. c. p. 205 fig. 1-34. — Müller, l. c. pl. II, 15.

⁶ Assmann l. c. p. 226.

⁷ Darember et Saglio. *Diction. des antiq. grec. s. v. navis* fig. 5272.

⁸ Babelon l. c. pl. XIII, 16-17 (Hestiee), et n° 2 (Demetrios Poliorcete).

d'Hestiée en Eubée du beau style (fig. A, 50)¹, sur les monnaies des villes phéniciennes de toute époque (fig. A, 51-52 et fig. B, 2-3)²⁻³, sur les amphores panathénaïques (fig. A, 47-48)⁴, sur des bas-reliefs (fig. A, 53)⁵, nous avons des stylides composées des sceptres ou de thyrses avec des barres de formes d'une tablette à inscription, plus ou moins larges et soignées. La traverse de la stylis du fameux relief représentant le départ de Pâris a la forme classique de la δέλτος à inscription (fig. 5). Sous cette impression j'ai examiné la série des stylides des monnaies d'Hestiée du beau style et j'ai constaté des traces de lettres microscopiques (Fig. A, 50); sur un exemplaire même du musée d'Athènes je crois distinguer les trois syllabes d'un mot. M. Mich. Vlasto, qui a également étudié la pièce, partage mon opinion. De plus j'ai constaté, par l'examen minutieux de toute la série d'Hestiée, que la nymphe bacchique (ΙΣΤΙΑΙΑ) qui vient s'asseoir sur la poupe, vient de distinguer l'inscription de la stylis et exprime sa surprise par la manière dont elle ouvre les doigts de la main gauche (Babelon pl. XIII, 16 et Journal inter. d'arch. num. vol. XI pl. VIII, 28). Sans aucun doute, cette nymphe lit l'inscription de la barre de la stylis; on peut s'en convaincre par les différentes poses de sa tête: elle a toujours le regard fixé sur la face de la barre, quelle qu'en soit sa hauteur.

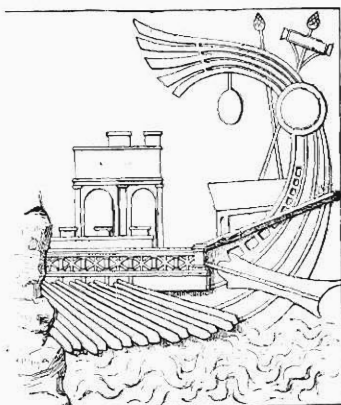


Fig. 5.

J'étais persuadé de l'existence d'une inscription sur la stylis quand je me suis rappelé le monument qui confirme, sans aucun doute, cette hypothèse. Sur un vase grec du IV^e siècle av. J. C.⁷ nous avons la

¹ Babelon, l. c. pl. XIII 1-12.—B.M.C. Phoenicia pl. II, 15; IX, 10; XI, 5.—Zeit. für Num. XXV, 332, fig. 2.

² Babelon, Stylis pl. XIII, 13. — B.M.C. l. c. pl. XIV, 7 et 15.

⁴ Babelon, Stylis pl. XIII, 14. — B.M.C. l. c. pl. XIV, 3-4.

⁵ Babelon l. c. pl. XIV, 1.

⁶ Reinach, Repert. des reliefs, vol. I, p. 203, 4. Même forme sur les monnaies de Corcyre du temps de Plantille: Coll. d'Athènes (Mourouzi) no 528 et 529.

⁷ Jahrbuch d. deuts. arch. Inst. vol. III p. 229.

représentation de la poupe d'un navire avec stylis dont la barre transversale porte clairement l'inscription $\text{IEY}\Sigma \text{ }\Sigma\Omega\text{THP}$, lisible même sur la figure réduite que nous publions ici (fig. 6).

Il y a lieu de remarquer ici que la présence de cette inscription sur les barres de la stylis explique l'inclinaison tantôt à droite, tantôt à gauche, de cette barre, figurée très souvent, sur les monnaies d'Alexandre, d'Hestiee, des villes phéniciennes etc., même lorsque la hampe est

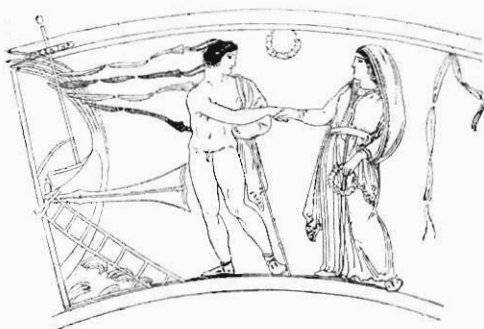


Fig. 6.

verticale, pendant qu'en réalité la barre était fixée toujours horizontalement. (Pour cette raison j'ai évité de reproduire sur la Fig. A les formes inclinées). M. Assmann (l. c. p. 225) croit que ces poses inclinées de la barre ne peuvent pas être le résultat d'une fine perspective. Pour expliquer ces poses inclinées il aborde des théories, plus qu'hardies, sur

l'origine de la stylis en l'identifiant avec le mot *taw* = $\sigma\eta\mu\epsilon\acute{\iota}\omicron\nu$, signe, et le T des Hébreux, dont le dernier était souvent représenté avec les bras inclinés. Mais d'abord la comparaison qu'il fait avec le trident de Poseidon et avec d'autres objets, qui n'avaient à présenter aux yeux du spectateur aucune inscription ou figure, n'est pas juste. Quant à l'existence de cette perspective on n'a qu'à voir les positions de perspective que prend le croissant des stylides sur les monnaies phéniciennes¹. Enfin nous verrons plus loin que l'origine de la stylis, qui est égyptienne, n'a rien à faire avec la lettre *taw* T , $+$, ou $\times$ des Phéniciens.

10. Stylides drapeaux. La barre transversale de la stylis n'était pas toujours faite d'une planche assez large et plate pour recevoir une inscription contenant le nom — nous le verrons plus loin — du dieu protecteur ($\sigma\tau\tilde{\upsilon}\lambda\omicron\varsigma$) et *tutela* du navire. Depuis le temps où les rois grecs sont élevés officiellement à la place des dieux, elle reste souvent mince et ronde comme une verge, pour qu'on y accroche des

¹ B.M.C. Phoenicia pl. XIX, 5. — Babelon, Perses Achéménides pl. IX, 3; XXX, 11, 15 etc. Journ. Intern. d'Arch. Num. vol. V. pl. VI, 3-5.

étoffes ou tenies royales, pourpres (φοινικίδες), qui indiquaient la présence, réelle ou non, des rois-dieux sur les vaisseaux ainsi ornés. Déjà la forme fig. A 54 (= Müller pl. II, 18) de la stylis sur quelques statères d'Alexandre montre, par les clous qu'elle porte au-dessous de la barre, qu'elle servait pour y accrocher une large étoffe carrée, le σημεῖον¹ (= σημαία, drapeau) naval de pourpre des rois grecs, romains ou byzantins², ou de leurs amiraux. Ainsi nous avons sur les poupes de navires de guerre royaux romains des stylides à drapeaux des formes des fig. A 55-57 et 70³. Sur une fresque de Pompei une Niké, érigeant un trophée avec des armes prises à l'ennemi, reçoit d'un roi hellène, pour ajouter au trophée, une stylis composée d'un sceptre bandelé et d'un ἀλουργίς carrée et frangée (fig. B, 14)⁴. Sur la colonne de Tibère à Orange une des stylides présente la même forme (fig. A, 58)⁵. Très rare est la forme du drapeau carré attaché au sceptre même de la stylis suivant l'usage de nos jours. Je ne la retrouve que sur la poupe d'une trière figurée sur un vase peint vers 500 av. J. C. (fig. A, 59)⁶, et sur une monnaie phénicienne (fig. A, 60 et fig. B, 7)⁷.

II. Stylis de Persée. Enfin sur quel ques monnaies de Corcyre, frappées sous Sept. Sévère et J. Domna, nous voyons plantée comme stylis, sur l'aplustre de la poupe d'un navire de guerre, une hampe portant la *kyně* du héros Persée, caractérisée par son sommet courbé en avant (fig. A, 61). Cette stylis se trouve soit seule, plantée sur l'aplustre, soit avec les deux autres en forme de sceptre, dont nous avons déjà parlé⁸.

c) LE NOM DE LA STYLIS

Ayant ainsi examiné toutes les formes que présente l'emblème naval en question, je vais passer à l'examen du nom qu'il faut lui donner. Pollux (I, 90) en parlant des aplustres, qui ornent les poupes

¹ Herod. VII, 128; VIII, 92. — Thuc. I, 49; II, 90. — Diod. XIV, 46.

² Polyain I, 48, 2 (φοινικίς). — Plin. N. Hist. XIX, 5 (velo purpureo). — Tacit. Hist. V, 22. — Schlumberger, Niceph. Phocas p. 55-57.

³ Dict. des ant. grecques et romaines fig. 5281, 5293, 5294. — Museo Borbonico VII, 7.

⁴ Dict. des ant. s. v. clavus p. 1241 fig. 1615 et s. v. signa p. 1309.

⁵ Reinach l. c. p. 203. 4.

⁶ Dict. des ant. fig. 5282.

⁷ Graser, Die ältesten Darstel. pl. A. 420^β = Cartault, La trière athenienne p. 97 fig. 56.

⁸ Très beaux exemplaires au Musée d'Athènes, coll. Mourouzi no 499 et 507. — B.M.C. Thessaly to Aetolia, pl. XXVI, 9.

des navires de guerre, dit: «τὰ δὲ ἄκρα τῆς πρύμνης ἄφλαστα καλεῖται ὧν ἐντὸς ξῦλον πέπηγεν, ὃ καλοῦσι στυλίδα, οὗ τὸ ἐν μέσῳ κρεμάμενον ῥάκος ταινία ὀνομάζεται», ce qui, traduit mot-à-mot, donne: «Les bouts de la poupe s'appellent *aplustres*, au milieu¹ desquels est planté debout un morceau de bois qu'on appelle *stylis*. Le morceau d'étoffe qui pend du milieu s'appelle *tenie*». Or c'est ce que nous avons vu exactement sur un grand nombre de navires ornés de l'emblème en question: dans (ἐντὸς) les planches de l'aplustre est plantée (πέπηγεν) debout (ὀρθὸν) une hampe (ξῦλον) ornée au milieu (ἐν μέσῳ) de bandelettes (ταινία) (Voyez ci-dessus les fig. 2-3, 5, 6).

Le second et dernier des anciens qui parle de l'aplustre est Didyme (chez Eusthat. ad Iliad. O. v. 714). Selon lui on nommait aplustre «τὸ ἐπὶ τῆς πρύμνης ἀνατεταμένον εἰς ὕψος ἐκ κανονίων πλατέων ἐπικεκαμμένων, διήκοντος δι' αὐτῶν κανονίου [ὠνομασμένου μὲν θρονί(τ)ου]², ἐπερεισμένου³ [δὲ] τοῦτ' στυλίσκου ὀπισθεν τοῦ κυβερνήτου. Κρεμάννυ[ν]ται δὲ ἐκ τῶν κανονίων καὶ τοῦ θρονίου⁴ ταινία[ι], εἰς παράσημον δηλαδὴ τῆς νηός»⁵. C'est-à-dire. «*L'aplustre est l'objet qui s'élève haut sur la poupe, fait de règles plates et recourbées, au travers desquel les passe une règle plate (qu'on appelle le petit trône), sur laquelle est adossée (ou appuyée) une colonnette derrière le timonier. De ces règles et*

¹ Cartault, La trière athenienne p. 97, traduit à tort l'ἐντὸς par «au deçà» des aplustres (en se plaçant sur le pont du navire).

² [...] mots ajoutés des scholies Townleyanes (Scholia Gracea in Hom. Iliad. Townleyana ed. Maas. Tom. I. p. 151) qui copient la même source, et à l'aide des mots καὶ τοῦ θρονίου qui suivent dans le texte même d'Eusthathius, sans précéder comme il le devait.

³ Cod. Ὑπερεισμένου (de ὑπερεῖδω, soutenir étayer par-dessous); mais le génitif στυλίσκου, qui suit, indique clairement qu'il faut écrire ἐπερεισμένου (de ἐπερεῖδω, appuyer sur, adosser à). La forme erronée ὑπερεισμένου est entrée au texte imprimé d'Eusthathius à l'aide des scholies Townleyanes, qui ont; ὑπερεισμένου δὲ τῷ στυλίσκῳ [τῷ] ὀπισθεν τοῦ κυβερνήτου.

⁴ Eusthathius a θρονίου; les scholies Townleyanes θρανίου. Mais ces deux mots sont inconnus par ailleurs pour la planche transversale de l'aplustre. Sans doute elles sont entrées dans ces textes par la faute des copistes qui les ont confondues avec les mots θρανίον et θρανίτης de la marine ancienne, qui pourtant en signifiant la plus haute série des bancs (θρανία) des rameurs et les rameurs mêmes y assis (θρανίται), qui n'ont rien à faire avec la planche réunissant dans l'air les bouts de l'aplustre! Ainsi je crois qu'il faut écrire θρονίου, diminutif de θρόνος (trône), qui était ἡ ἐπηρμένη καθέδρα: le trône élevé (Etym. Magn. 456, 28). Cela lui va très bien puisque c'est sur lui que s'adosait le styliskos, qui, comme nous allons voir, n'est autre que l'idole même du dieu tutélaire du navire.

⁵ Comparez Πραξ. Ἀποστ. κη' 11 πλουτ. 2.162 A. παρασήμῳ Διοσκυρίδης.

du petit trône pendent des bandelettes, qui servent d'enseigne au navire. On n'a qu'à comparer ce passage avec les meilleures représentations de navires à aplustre p. ex. fig. 5 et 6 pour voir qu'il y correspond exactement.

Cartault (l. c. p. 95-96) trompé par le texte fautif ὑπερκεισμένῳ δὲ τῷ στυλίσκῳ des scholies homériques, texte dont je parle dans les notes 2-4 de la page qui précède, a décrit la stylis ou styliskos comme «un étau, fixé derrière le timonier, un support sur lequel reposait l'aplustre qui surplombait d'une façon menaçante au-dessus du pont, sur lequel l'aplustre pouvait s'abattre». Babelon (*Stylis*, p. 218) en suivant Cartault accepta pour la stylis un rôle double: «de soutenir l'aplustre et en même temps de servir à hisser à une certaine hauteur le pavillon ou la *taenia* du navire, ou, si l'on veut, le pavillon de l'amiral» De même A. J. Reinach: ¹ «le rôle primitif (de la stylis) consiste à servir de support aux *aphlasta*, mais, de bonne heure, on paraît avoir pris l'habitude d'attacher une flamme à son sommet pour être renseigné sur la force et la direction du vent», etc.

Mais Assmann (Z. f. N. l. c. p. 217) avait bien raison en refusant de donner à la stylis le rôle de soutien à l'aplustre; car en examinant les monuments on voit en vérité clairement: 1°, que très souvent la traverse horizontale, quelquefois même toute la stylis, se trouve *au dessus* de l'aplustre; 2° qu'elle manque souvent, ne se rencontrant que rarement sur les figures que nous avons des anciens navires; 3° que l'aplustre n'avait, par sa nature (voyez le chapitre *Aphlasta*), aucun besoin de soutien. Seulement M. Assmann va trop loin dans sa polémique contre Babelon, quand il repousse même le nom de stylis, que lui donna si justement Babelon, par la simple raison que «Torr (*Ancient Ships* p. 93), un des rares connaisseurs de la marine antique, ne veut pas croire à l'existence d'une stylis sur la poupe de navires, car les passages de Pollux et Eustathius ne lui suffisent pas comme témoins». Nous avons vu, au contraire, que les passages en question sont très clairs et d'accord avec les monuments, que nous avons en grand nombre, qui, tous, attestent la présence de styliskos, quoique jusqu'à ce jour sa signification vraie et sa destination en soient mystérieuses.

¹ Darrember et Saglio, Dict. des antiq. s. v. Stylis.

d) ORIGINE DE LA STYLIS

M. Assmann, après avoir démontré l'erreur en ce qui regarde la stylis comme support de l'aplustre, proposa une autre explication: Pour lui «c'est le pavillon ou l'étendard de l'amiral de la flotte phénicienne, dont Alexandre s'empara après avoir fait la conquête de la Phénicie. L'origine phénicienne de la stylis en forme de croix est démontrée par sa présence incontestable sur les navires de guerre d'Arade, représentés au revers des monnaies de cette ville, longtemps avant Alexandre. Cet emblème, — que plus tard sur les monnaies de Sidon, de Tyr, de Byblos, de Tripolis, de Botrys, nous le voyons porté par la grande déesse sémitique Astarte, — avait pour les Phéniciens un caractère national: c'était l'étendard sacré de la déesse Istar-Astarte».

M. M. Hill et Babelon ont démontré facilement que cette théorie de M. Assmann était erronée en ce qui regarde l'adoption faite par Alexandre de cet emblème phénicien. En vérité ce n'est pas à la fin de 332 a. J. C., mais dès l'année 335 qu'Alexandre commence à frapper sa monnaie d'or. Quant à l'origine phénicienne de la hampe cruciforme, Babelon (Stylis p. 234) reconnaît que les monnaies phéniciennes sur lesquelles paraît, à la poupe de navires, «une longue perche plus ou moins ornée et surmontée d'un globe, d'une croixette ou d'un croissant, sont de beaucoup antérieures aux statères d'Alexandre;» mais il fait la réserve que cela n'est pas une preuve de l'origine phénicienne de l'emblème en question, du moment que les monnaies du monde grec, antérieures à Alexandre, ne nous donnent pas de représentations de la poupe de navires pour les examiner sur ce point.

Babelon avait raison: Les monuments des temps anciens qu'il désirait avoir sous les yeux avant de se prononcer sur ce point, existent en grand nombre et prouvent que la stylis existait en Grèce depuis même les temps préhelléniques. J'en connais les suivants:

M. le prof. Tsountas¹ trouva en fouillant l'île Syros une série de miroirs de terre-cuite préhelléniques remontant à 3000 av. J. C. sur lesquels nous voyons des navires de guerre à la poupe haute (ὠψί-

¹ Ἀρχαιολ. Ἐφημ. 1899 p. 90. — R. Dussaud, Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée. Paris 1910 p. 275. — Cpr. Eggar, Excavat. at Phylacopi p. 91.

πρῦμοι), sans aplustre, mais ornés en haut d'une hampe portant à l'extrémité supérieure la figure d'un poisson et au milieu, ou en bas, de bandelettes flottantes (fig. 7).

Exactement la même stylis au poisson orne la *proue* d'un navire sur un vase inédit, de la même époque, que mon confrère, l'éphore des antiquités M. Courouniotis, vient de découvrir à Pylos (fig. 8). La même stylis au poisson se retrouve même aux temps romains à la poupe du navire sur une monnaie, frappée à l'Amastris de Paphlagonie sous L. Verus¹. Nous avons déjà cité un fragment céramique de l'époque préhellénique, provenant

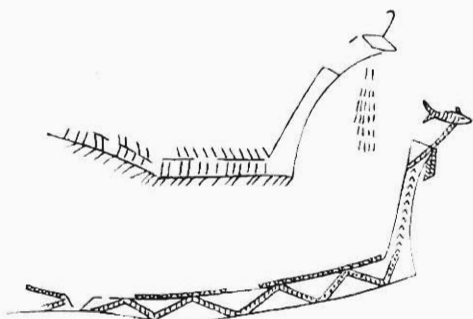


Fig. 7.

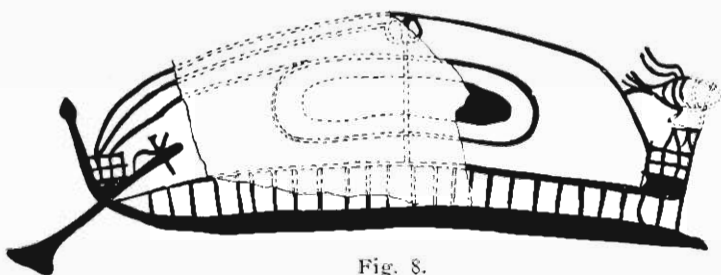


Fig. 8.

de l'île de Mélos, avec la stylis d'une forme de branche de palmier (fig. 1), ainsi qu'une pierre gravée mycénienne, d'environ 1500 av. J. C.,



Fig. 9.

qui porte une stylis à côté d'un acrostolion (pag. 89, fig. 4^a). Une tablette votive peinte, (fig. 9) découverte à l'hieron de Poseidon à Corinthe², et appartenant au VI^e siècle a. J. C., présente la plus ancienne figure d'un navire de guerre hellénique. Sa poupe porte un aplustre avec non moins de quatre stylides : L'une, qui traverse l'aplustre, a la forme d'un sceptre surmonté d'un globe et d'un croissant, comme celle des navires phéniciens (pag. 86, fig. A, 12). Les trois

¹ B.M.C. Pontus pl. XX, 12. — Anson l. c. V. pl. XVI, 750.

² Antike Denkmäler I pl. 8, 3^a. — Rayet - Collignon, Histoire de la Céramique grecque, pag. XV fig. 6. — Assmann, Seewesen : Banmeister, Denkmäler fig. 1660 (mal figurée).

autres sont enfoncées sur la poupe de telle sorte qu'on ne voit que leur tête qui est ornée d'une croix double phénicienne (comparez fig. A, 15, pag. 86). Comme ce navire est un navire de commerce (il porte une cargaison de vases), on peut y reconnaître un navire phénicien. Sur une autre tablette (fig. 10)¹, de même provenance, on voit un autre navire dont l'aplustre est orné de trois stylides inclinées vers l'avant et

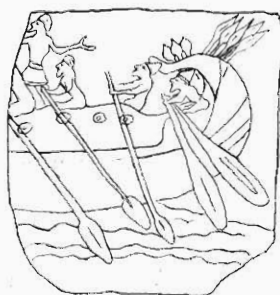


Fig. 10.

ayant la forme des thyrses. Sur le même aplustre repose un groupe de cinq grandes lances à l'usage de l'équipage (voyez plus loin). Ces deux pinakés corinthiens nous rappellent les monnaies impériales de la colonie corinthienne Corcyre sur lesquelles nous avons vu (pag. 93), à côté de la stylis surmontée du *pilos* de Persée, deux autres stylides. Les lances, dont nous parlerons plus loin, se rencontrent déjà sur les vases de l'époque de Dipylon².

Donc la stylis est connue déjà en Grèce depuis les temps préhelléniques et pendant les siècles qui précèdent à l'émission des monnaies phéniciennes. Plus loin nous verrons qu'en Egypte la même stylis navale existe déjà en 5000 av. J. C.

e) SIGNIFICATION DE LA STYLIS

Mais qu'elle est donc la signification et l'usage de ces emblèmes extrêmement anciens, qui ne peuvent être nullement expliqués par aucune des interprétations, pratiques ou emblématiques, qu'on y a vus et proposé jusqu'à présent? Nous venons de le dire: Ce sont les *images*, *τύλοι*, *παλλάδια*, *ἀγάλματα*, des dieux *tutélaires* des ces navires. C'est ce que nous allons démontrer à présent.

La poupe, que la stylis ornait, a été de tous temps et est encore la partie la plus importante du navire. C'est là que se trouve le gouvernail et le monier, la force et l'âme du navire, dont dépend tout mouvement

¹ Antike Denkmäler II pl. 29, 12. — Pernice, Die korinthischen Pinakes: Jahrbuch d. d. arch. Inst. vol. XII., 27 n° 647.

² Torr, Ancient Ships pl. 3, 15. — Walters, Catal. Brit. Mus. Greek vases pl. XLII. — Annali 1880 pl. VI, 2.

et le sort même de la navigation. Pour cette raison les anciens en parlant au figuré appelèrent les acropoles, ainsi que les palais de leurs rois, πρύμναι πόλιος¹, pendant qu'Eusthathius dit qu' ἀρχικὸν ἢ πρύμνη διὰ τὸν κυβερνήτην. Il était donc très naturel que les anciens y aient placé les idoles des dieux protecteurs du navire. Aujourd'hui même c'est à la poupe que les Grecs et les autres marins placent les icônes de S^t. Nicolas et d'autres protecteurs des navires². Ainsi les anciens y plaçaient des idoles, *palladia* et *tutelae*, de leurs dieux protecteurs des navires. Euripide (Iphig. Taur. a. 239 et s.) en décrivant la flotte achéene, partie d'Aulis pour le siège de Troas, dit que les poupes des navires d'Achille portaient toutes, à leurs bouts (κατ' ἄκρα), des idoles d'or des Néréides; celles des Béotiens portaient à la même place (ἀμφὶ νεῶν κόρυμβα) l'idole de Cadmus avec le serpent; celles de Pylos avaient pour σῆμα l'idole du dieu-fleuve tauromorphe Alphée; celles de l'Attique l'idole de Pallas sur un char ailé, εὐσημον φάσμα ναυάταις etc. Torr³ et Duhn⁴ ont réuni un grand nombre de passages anciens qui attestent sur les poupes de navires la présence d'idoles d'un grand nombre de dieux (Pallas, Apollon, Dioné, Ammon etc) comme *tutelae navium*. Leur place est exactement celle qu'occupent nos stylides: Les anciens lexicographes et scholiastes⁵ nous disent que c'est sur l'aplustre des navires de guerre qu'on plaçait les images des dieux; Valerius Flacus (VIII, 203) parlant de celle de la Minerve sur le navire Argo dit:

Puppe procul summa vigilis post terga magistri
Haeserat auratae genibus Medea Minervae.

C'est ici qu'il faut se rappeler aussi le «*heros protecteur de la poupe*» (ἥρως κατὰ πρύμναν) adoré en Attique⁶.

¹ Aeschyl. Suppl. v. 344; Sept. à Th. v. 2 et 760.

² Quand le chevalier Psaros, mon compatriote de l'île de Myconos, pilota en 1769 la flotte Russe de la mer Baltique à la Méditerranée, on voyait les poupes des ces énormes et gauches navires chargées d'icônes et de reliques des Saints.

³ Anciens Ships p. 67.

⁴ Jahrbuch d. d. arch. Inst. III p. 233.

⁵ Suidas s. v. ἄκρα κόρυμβα et Zonaras s. v. ἀκροκόρυμβα τὰ ἐξέχοντα [ξύλα] κατὰ πρύμνην ἢ πλώραν, ἐν οἷς τὰ σεβόμενα ἐνέγρατον. — Tzetzes, Schol. ad Lycoph. v. 26: ἀφλαστα δὲ λέγονται αἱ πρύμναι παρὰ τὰ ἀφλαστα καὶ ἄκαστα, οὗ αἱ πρύμναι τῶν νηῶν τῶν βασιλικῶν καὶ ἐκδοτικῶν θεῶς γεγραμμένους εἶχον, ὥς δὲ εὐρέθων ὅντι ἂν τις ἔκαστε.

⁶ Clem. Alex. Protrep. p. 2. 40. — Journal Intern. d'Arch. Num. IV p. 459 fig. 19.

Les navires de luxe de l'époque romaine présentent quelquefois, sur leur poupe, à la place de stylis, — qui alors fait défaut, — des vraies statues, ou grands bustes des dieux ¹. Sur les grands vaisseaux, tels les navires fameux d'Hiéron, et de Ptolémée IV, on voyait des statues de marbre placées dans des véritables temples, qui n'avaient pas même besoin de se trouver au bout de la poupe ². Mais pour les trières longues et rapides et les autres vaisseaux de commerce, pareilles statues, trop encombrantes et trop lourdes, en auraient entravé l'agilité, et auraient diminué la force de la liberté des manœuvres. Aussi a-t-on placé de petites idoles archaïques (Palladia) ainsi que l'indiquent même les matières précieuses qui entraient dans leur composition, l'or et l'ivoire ³.

La présence de ces dieux tutélaires sur les poutes de navires explique pourquoi cette partie du navire est celle que les prêtres ornaient dans des occasions solennelles, telles que le départ pour la guerre, pour une mission religieuse (théorie), pour un long et dangereux voyage, ect. C'est alors qu'on redorait ces Palladia ⁴. C'est sur l'aplustre, trône (θρόνιον) de l'idole (pag. 94), qu'on posait les couronnes ⁵. C'est à la stylis-idole qu'on attachait les tenies distinctives du dieu protecteur (pag. 94, et fig. A, 8, 9, 19, 46, 57; B, 4, 5, 13, 15, 16 et fig. 6). C'est sur les ἀκρωτήρια πρύμνης que les matelots venaient en cas de danger implorer le secours des Dioscourses, sauveurs de navires et des marins ὅτε τε σπέρχωνται αἰεὶ χεῖμαί τε κατὰ πόντον ἀμείλιχον ⁶.

En évitant, pour les raisons pratiques déjà indiquées, de mettre sur les poutes de navires de grandes et pesantes statues de dieux, il était naturel de penser du commencement à de petites idoles de bois. Mais comme ces petites idoles n'étaient visibles que de près, pour imposer la peur aux agresseurs il était aussi naturel de les hisser sur de hautes perches, ou de les remplacer souvent par leurs longues sceptres, tridents

¹ Dict. des antiq. grec. et rom. fig. 1688 (statue de Victoire avec couronne). — Graser, Die Gemmen mit Darst. ant. Schiffe pl. I, 90 (buste colosale de Sarapis).

² Athén. V. 205 d. 207^e.

³ Eurip. I. c. χρυσείας δ' εἰκόσιν κατ' ἄκρα Νηρηίδες ἔστησαν θεαί. — Seneca, *epistolae*, 76, 16: tutela (navis) eborae caelata est. — Virgil, Aen. X, 171: et aurato fulgebat Apolline puppis.

⁴ Aristoph. Ach. 545-577: εὐθέως καθεύκετε τριακοσίας ναῦς, ἦν δ' ἂν ἡ πόλις πλεῖα θορόβου στρατιωτῶν, περὶ τριηράρχου βοῆς, μισθοῦ δυδομένου, Παλλαδίων χρυσουμένων

⁵ Journ. Intern. d'Arch. Num. IV p. 459 fig. 19.

⁶ Hymn. Homer. XXXIII, 6 et 5.

et thyrses, dorés et ornés des bandelettes, visibles de loin, ou, d'y mettre ces perches, hampes, colonnes et colonnettes (στύλοι et στυλίσκοι), qui primitivement étaient *les idoles mêmes des dieux*. Je n'insiste pas ici sur ce culte primitif des dieux sous la forme de στύλοι et στυλίσκοι, car tout le monde connaît bien à présent ce pillar-cultus¹. Je citerai seulement un exemple frappant:

Nous avons vu que les stylides des vaisseaux phéniciens de l'époque des Achéménides, et celles des vaisseaux corinthiens, ont, quelquefois, la forme de croix double (fig. A, 15 et 62). Nous savons que ce symbole — qui précède en Chypre, comme lettre symbole, les noms des rois comme la croix précède toute inscription chrétienne en signifiant l'aide et la présence du Christ — se retrouve, sous la même forme exactement, comme soutien (fig. A, 63), ou même comme signe (fig. A, 64) du disque d'un symbole connu le plus souvent sous la forme de fig. A, 67-68 qu'on appelle à présent *croix ansée* et qui est très commune en Egypte, Assyrie, Phénicie, Chypre et même en Péonie, quand ces pays étaient sous la domination ou l'influence des Achéménides². Or ce disque posé sur une perche n'était rien autre, pour les Péoniens au moins, selon Maxime de Tyre (VIII, 8), que *l'idole même du Soleil* (ἄγαλμα δὲ Ἡλίου Παιονίκον δίσκος βραχὺς ὑπὲρ μακροῦ ξύλου)³.

¹ Des anciens je citerais ici Clement d'Alexandrie (Stromata I, 414): En citant le vers d'un oracle

στῦλος Θηβαίοισι Διώνυσος πολυγηθῆς

et les vers d'Autiopé d'Euripide

εἶδον δὲ θαλάμοις βουκόλων
κομῶντα κισσῷ στῦλον Εὐΐου θεοῦ

qui nous donnent l'idole de Dionysos sous la forme d'une colonne, se rappelle aussi du *stylos* lumineux, représentant de l'Artemis Φωσφόρος, qui a conduit dans la nuit Thrasyboule, et la colonne divine de feu qui servit de guide aux Juifs. Après il ajoute: σημαίνει δὲ ὁ στῦλος τὸ ἀνεικόνιστον τοῦ θεοῦ, ὃ δὲ πεφωτισμένος στῦλος πρὸς τῷ τὸ ἀνεικόνιστον σημαίνειν δηλοῖ τὸ ἐστὸς καὶ μόνιμον τοῦ θεοῦ καὶ τὸ ἄτρεπτον αὐτοῦ φῶς καὶ ἀσχημάτιστον. Πρὶν γοῦν ἀκριβοθῆναι τὰς τῶν ἀγαλμάτων σχέσεις κίονας ἱστάντες οἱ παλαιοὶ ἔσεβον ὡς ἀφιδρύματα τοῦ θεοῦ. Γράφει γοῦν ὁ τὴν Φορωνίδα ποιήσας.

Καλλιθόη κληδοῦχος Ὀλυμπιάδος βασιλείης
Ἦρας Ἀργεΐης, ἥ στέμματι καὶ θυσάνοισι
Ἦ πρώτη ἐκόσμησε περὶ κίονα μακρὸν ἀνάσσης

ἀλλὰ καὶ ὁ τὴν Εὐρώπιαν ποιήσας ἱστορεῖ τὸ ἐν Δελφοῖς ἄγαλμα Ἀπόλλωνος κίονα εἶναι etc.

² Babelon, Traité vol. p. 586.

³ Voyez Journ. Intern. d'Arch. Num. vol. XV, p. 201 et s.

La plantation même de la stylis divine sur la poupe du navire, qu'elle devait protéger, a, je crois, sa raison. En vérité nous savons que, depuis les temps les plus reculés de la civilisation hellénique jusqu'à présent, planter le sceptre ou la lance d'un dieu, ou un simple *στύλος*, avait un pouvoir apotroptique contre le mal. Ainsi quand Athéna voit la terre de l'Attique en danger d'être submergée par Poseidon irrité, elle invoque le secours des tous les autres dieux de l'Olympe en plantant sa lance sur cette terre¹. De même dans le droit primitif de l'Attique du temps de Cécrops tout homme lésé invoquait la présence et le secours des dieux contre le malfaiteur en plantant sur la terre une lance, geste qui s'appelait *δόου καταπηγνύειν* et avec lequel commençait la persécution légale du malfaiteur². Aujourd'hui même le peuple athénien chasse les démons malfaisants *Kallicanzari* en plantant dans la maison un *στυλός* ou *στυλιάρι[ον]* (= *styliskos*)³.

Heureusement nous avons des mythes fort anciens qui se rapportent à la stylis même, quant à sa signification protectrice du vaisseau: Quand on a construit en Grèce le premier navire de guerre, la fameuse Argo, Athéna vint planter sur la poupe une hampe divine (*δόου θεῖον*) faite de bois de chêne sacré de Dodone, hampe qui avait même le don de parler comme un dieu (*ἱερὸν αὐδασον ξύλον*)⁴ pour donner des conseils au timonier, prédire l'avenir et protéger l'équipage contre tout danger. Selon Apollonios de Rhodes, Pallas planta ce fétiche — qui devait être un *στύλος* représentant le Zeus même de Dodone d'où Athéna le rapporta — «au milieu de la carène» (*ἀνὰ μέσσην στείραν*). Comme le vrai milieu de la carène se trouvait submergé et loin du timonier; comme cette même carène montait en avant jusqu'au bout de la proue et en arrière jusque derrière la chaise ou cabine du timonier, où elle formait le *cheniskos* (*χηνίσκος*) sur lequel on érigait l'aplustre, on peut supposer qu'Apollonios de Rhodes entendait, par l'*ἀνὰ μέσσην στείραν*, le milieu de la partie *visible* de la carène, en avant ou en arrière. Cette hypothèse est confirmée par la parodie de Lucien (Verae

¹ Journ. Intern. d'Arch. Num. vol. XIV p. 241 et s.

² L. c. vol. XII p. 81-82.

³ L. c. vol. XIV. p. . . .

⁴ Phil. Jud. 2. p. 462.

⁵ Apollod. I, 9, 16. — Apoll. Rhod. I, 525 et s. — Val. Flac. I, 302. — Claud. b. get. v. 14. — Tzetzes, Lyc. 1319. — Hyg. Astr. 2, 37. — Lycoph. v. 1370. — C. I. G. 4721.

historiae II, 41) qui fait *parler*, comme la stylis de Pallas, le *chemiskos* de la poupe (ὁ τε γὰρ ἐν τῇ πρύμνῃ χηνίσκος ἐπερούξατο ἄφνω καὶ ἀνεβόησε)¹. D'accord en cela nous voyons dans la meilleure ancienne représentation de l'Argo, celle de la *Ciste de Preneste* — où le célèbre ἱερὸν ξύλον ne pouvait manquer — plantée sur l'aplustre de la poupe une petite stylis ornée de longues bandelettes flottantes².

Il existait pourtant une variante de ce mythe, rapportée par Apollodore (I, 9, 16), selon laquelle Athena plante la hampe sacrée sur la proue et non sur la poupe de l'Argo (κατὰ τὴν προῶραν ἐνήρμοσεν Ἀθηνᾶ φωνῆεν φηγοῦ τῆς Δωδωνίδος ξύλον). Mais cela s'explique par



Fig. 11.

le fait que la stylis était placée quelquefois, déjà depuis les temps préhelléniques, sur la proue du navire (voyez ci-dessus pag. 97 fig. 8 et Graser, Die Gemmen. . . pl. I, 2, 4, 5, 7, 8. 9; II. 27 etc). Les monnaies de Mytilène de Lesbos³ représentent sur une *proue* de navire l'idole de Dionysos, en forme de *stylos*, de bois d'olivier que les pêcheurs de Methymna ont trouvée en mer, et qui, sans doute, était la stylis-idole d'un navire naufragé⁴. D'autre part en Egypte, vers 5000 av. J. C. la stylis est plantée sur la tour, qui manque aux navires helléniques, et qui tenait le milieu du navire où se tenait le capitaine (fig. 11)⁵.

¹ Comparez aussi les autres passages du même auteur: Gall. 2: ἡ τῆς Ἀργούς τροπίς ἐλάλησεν; de sulfatione. 52: τὴν Ἀργώ, τὴν λάλον αὐτῆς τροπίν.

² Muller-Wieseler, Denkmäler I, 309. — Roscher's Myth. Lex. I p. 527 où la tête de la stylis est figurée comme un noeud de bandelettes. Le sceptre est mieux visible dans la figure donnée (d'après Mus. Kirker. Aenea pl. I) par Guigniaut, Relig. de l'ant. pl. CLXXI.

³ B.M.C. Lesbos pl. XXXVIII, 17-18.

⁴ L'epethète Κεφαλλήν (qu'on a corrigé sans besoin en Φαλλήν) de cette idole chez Pausanias (X, 19, 2), ainsi καὶ le κάρηος (Euseb. Praep. evang. V, 36), s'accordent à une stylis posée juste sur la proue qui est la κεφαλή ou κάρα du navire.

⁵ Capart-Griffith, Primitive Art in Egypte (London 1905) fig. 91, 92, 93, 94, 95, 162

D) EXPLICATION DE LA STYLIS

Expliquons à présent, avec la base que nous venons de poser, les stylides de nos monuments.

a) **Stylides surmontées d'un poisson.** Sur plusieurs des navires préhelléniques d'Égypte (fig. 11 et 12,⁹); sur ceux de Syros et de Pylos, ainsi que plus tard sur les monnaies d'Amastris de Paphlagonie, la stylis a la forme d'une perche surmontée d'un grand poisson tel que ceux que chevauchent ou que tiennent les très anciens dieux marins des îles de la mer Egée, p. ex. Nereus, Doris, les Néréides,

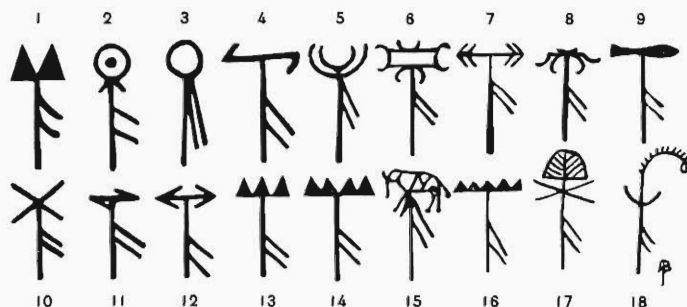


Fig. 12.

Triton etc.¹ Pylos et Syros préhelléniques avaient, sans doute, comme dieu tutélaire de leurs navires un dieu dont l'idole primitive eut la forme d'une hampe (ξύλον) surmontée du poisson, ou *totem*, qui lui était consacré et qui le représentait. Aux temps homériques les Néléides de Pylos se disaient descendants de Poseidon. Aux temps archaïques grecs un dieu ou démon marin chevauchant un dauphin forme le type des monnaies de Syros² où, plus tard, existait un grand culte de Cabires-Dioscures, protecteurs par excellence des marins³. Les bandelettes sacrées, qui ornent constamment ces stylides primitives d'Égypte, de Syros, de Pylos etc, montrent bien qu'il s'agit d'une idole.

¹ Voir p. ex. Roscher's, *Myth. Lex.* vol. III p. 222 fig. 4; 223; p. 247 fig. 5. — Svoronos, *Numism. de la Crète ancienne* pl. XIX, 8-9 où le Triton d'Itanos tient ou perce de son trident le même poisson.

² *Journal Intern. d'Arch. Num.* vol. III p. 59 etc.

³ Head, *Hist. Num.* 2^e ed. p. 492.

Diodore¹ atteste formellement que chez les Egyptiens, aux temps primitifs, pour éviter le désordre pendant les combats, leurs chefs portaient sur des javelots, comme signes et drapeaux de reconnaissance et de ralliement, les idoles des animaux qu'ils adoraient comme dieux.

b) **Stylis surmontée du bonnet de Persée.** Beaucoup plus tard, sur les monnaies de Corcyre, colonie corinthienne, nous voyons sur la poupe de ces navires une stylis caractérisée par l'emblème même du héros corinthien Persée, sa cyné particulière, qui surmonte la hampe de la stylis (pag. 93, fig. A, 61) à l'instar du bonnet de la République Française qui de même remplace tout son idole.

c) **Stylides à inscription.** Comme il n'était pas toujours facile de reconnaître, par l'ornement seul de la stylis, le dieu qu'elle représentait, ont y inscrivait son nom: Nous avons déjà vu (pag. 92, fig. 6) qu'un vase grec du IV^e siècle av. J. C., trouvé près de S^t. Maria di Capua, représente le départ d'un héros marin, auquel fait ses adieux une femme ou prêtresse, qui vient de couronner la stylis de la poupe du navire. Cette stylis porte sur la planchette transversale le nom de ΖΕΥΣ ΣΩΤΗΡ. Ce dieu est précisément celui dont le culte était le plus répandu dans les ports, surtout au Pirée², parmi les marins, comme dieu tutélaire et protecteur des navires (d'où aussi ses autres épithètes σωσίνεως οὔριος, ἀποβατήριος, ἀφείσιος, λιμενόσκοπος etc)³. Un passage d'Ovide (*Tristia* I, 10, 1, 2) dit:

est mihi, sitque precor, flavae tutela Minerva
navis et a picta casside nomen habet.

d) **Stylis à l'ancre sacrée.** De même une ancre divine (ἱερὰ

¹ I, 86: ... ἐπενόησαν σύνθημα φορεῖν ἐπὶ τῶν ταγμάτων. Φασὶν οὖν κατασκευάσαντας εἰκόνας τῶν ζώων, ἃ νῦν τιμῶσι, καὶ ἀΐξαντες ἐπὶ σανίων, φορεῖν τοὺς ἡγεμόνας, καὶ διὰ τούτου τοῦ τρόπου γνωρίζειν ἕκαστον ἧς εἴη συντάξεως· μεγάλα δὲ συμβαλλομένης αὐτοῖς τῆς διὰ τούτων εὐταξίας πρὸς τὴν νίκην, δόξαι τῆς σωτηρίας αἷτια γεγονέναι τὰ ζῷα.

I, 90: ὑπὸ τῆς συμφορᾶς διδασθέντας ἀθροίζεσθαι καὶ ποιῆσαι σημεῖον ἑαυτοῖς ἐκ τῶν ὕστερον καθιερωθέντων ζώων πρὸς δὲ τούτου τὸ σημεῖον τῶν ἀεὶ δεδιότων συντρεχόντων, οὐκ εὐκαταφρόνητον τοῖς ἐπιτιθεμένοις γίνεσθαι τὸ σύστημα· τὸ δ' αὐτὸ καὶ τῶν ἄλλων ποιούντων, διαστῆναι μὲν τὰ πλήθη κατὰ συστήματα, τὸ δὲ ζῷον τὸ τῆς ἀσφαλείας ἐκάστοις γεόμενον αἷτιον τιμῶν τυχεῖν ἰσοθέων, ὥς τὰ μέγιστα εὐεργετηκός· διόπερ ἄχρι τῶν νῦν χρόνων τὰ τῶν Αἰγυπτίων ἔθνη διεστηκότα τιμᾶν τὰ παρ' ἑαυτοῖς ἐξ ἀρχῆς τῶν ζώων καθιερωθέντα.

² A. Mommsen, *Feste der Stadt Athen* p. 524 etc.

³ Robert—Preller, *Gr. Myth.* p. 118, 1.—Svoronos, *Das Athener Nationalmuseum.* p. 547.

ἄγκυρα), c'est-à-dire l'ancre proverbiale qu'on gardait à part comme une relique sur le navire pour s'en servir seulement en cas d'extrême danger (σκευὸς ἱερὸν ἐν πλοίῳ ἀποκειμένον καὶ ἐσχάτας περιμένον χρείας)¹, et qui n'était, selon moi, autre chose que l'idole du dieu suprême des marins, porte sur sa barre transversale l'inscription ΖΕΥΣ ΥΡΑΤΟΣ (Zeus supérieur à tous)². Cette ancre divine avait la force, jetée à la mer, quand tout était désespéré, de calmer la tempête³. Ainsi, aujourd'hui encore, à la fête Φῶτα de la fin d'hiver, pour calmer les orages de la mer et pour chasser les démons marins «au beau trident» (Καλλιγάντζαροι = Καλλιτρίαινοι = Poseidons), nos prêtres jettent dans la mer la stylis du christianisme, attachée à une corde, la croix avec l'image du Christ dessus, fameuse chez les chrétiens comme ἄγκυρα σωτηρίας⁴. De même dans l'Italie du sud (Calabre etc.), peuplée jadis d'Hellènes, on adore et on se sert encore d'une idole de Saint personnifiant cette ἱερὰ ἄγκυρα des anciens, et l'on a recours à sa puissance pour calmer la mer en cas d'extrême danger. C'est l'idole de Saint Mamouotso, protecteur des matelots italiens, (μοῦτσοι, mouches) dont voici la tradition:⁴ A la poupe des navires, derrière la cabine du capitaine, on garde, dans un tabernacle hermétiquement fermé, le Saint Mamouotso, dont personne ne doit mentionner le nom. Son idole, d'un mètre de grandeur, est faite d'un morceau de bois, grossier et grossièrement peint, et est enveloppée d'une étoffe blanche. Comme emblème il porte à la main une petite ancre et il a pour piédestal de vieilles cordes et voiles déchirées de vaisseaux. En cas d'extrême danger, quand tout

¹ Pol. I. 93; ἄγκυρα ἱερὰ ἢ χωρὶς ἀνάγκης οὐ χρῶνται. — Lucian. *Fugitivi*, 13: ἔδοξε δὲ σκοποῦμένοις τὴν ὑστάτην ἄγκυραν, ἣν ἱερὰν οἱ ναυτιλλόμενοι φασί, καθιέναι; *Jupiter Tragordus* 51: τὴν ἱερὰν ἄγκυραν, ἣν οὐδεμιᾷ μηχανῇ ἀπορρήξεις. — Plut. *praecepta gerendae rei publicae*, 15, 15: μηδὲ (δεῦ) ὥσπερ ἐν πλοίῳ σκευὸς ἱερὸν ἀποκείσθαι ἐσχάτας περιμένοντα χρείας; 19, 8: ὥσπερ ἄγκυραν ἱερὰν ἀράμενον ἐπὶ τοῖς μεγίστοις; *Coriolanus*, 32: ἡ βουλὴ καθάπερ ἐν χειμῶνι πολλῶ καὶ κλυδῶνι, ἄρῃσιν τὴν ἀφ' ἱερᾶς ἀφῆκεν. — Schol. ad Eur. *Hec.* 76: ἄγκυραν οἰκῶν, τοῦτέστι τελευταίαν ἄγκυραν, ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν ναυτιλομένων, οἱ τὰς ἄλλας ῥήψαντες ἄγκυρας, ἂν μηδὲν δ' αὐτῶν ἀνύσωσιν, ἐπὶ τῇ τελευταίᾳ τὰς ἐλπίδας ἔχουσι. — Nicet. *Eug.* VI, 344: ῥήψω τὸ λοιπόν, ὥς ὁ γηράσας λόγος, ἐν κινδύνῳ ἄγκυραν αὐθις ἐσχάτην.

Voyez aussi chez les *Paroemiographes* anciens (et Suidus) les proverbes: ἱερὰ ἄγκυρα et χαλάσσω τὴν ἱερὰν ἄγκυραν.

² Torr, *Ancient Ships* p. 72 pl. 8, no 46 - 47.

³ Svoronos, *Καλλιγάντζαροι*: *Journal Intern. d'Arch. Numism.* vol. XIV, 244 - 255.

⁴ G. Giangrandi, *Ὁ ἅγιος Μαιουότσο*; traduit de l'italien dans l'*Εἰκονογραφημένη* (*Journal illustrée d'Athènes*) 1911 p. 190 etc.

autre moyen de sauvetage est épuisé, le capitaine ouvre la porte du tabernacle mystérieux et commence à prier humblement le saint de calmer la mer. Le saint se tient coi. Le capitaine continu en vain ses prières pendant longtemps. Enfin il perd patience et il se fâche. Il lui tend le poing et le menace de le noyer; mais le Saint ne veut rien savoir. Le capitaine appelle alors ses matelots et il transporte en pompe l'idole sur le pont, où il recommence ses humbles prières. Le saint refuse toujours son aide. Alors les matelots en signe de dédain remettent leurs bérets; le capitaine passe autour du cou de l'idole une longue corde et, au milieu des insultes et des hurlements de l'équipage, jette à la mer l'idole au symbole de l'ancre, en lui criant noie-toi, noie-toi! La pauvre idole de bois commence une danse furieuse sur les vagues tout en insistant à refuser le beau temps qui sauverait le navire. Seule enfin la menace du capitaine de couper avec une hache la corde et de faire périr l'idole, avec la corde au cou, au fond de la mer, l'oblige à faire briller le soleil et à apaiser les vagues furieuses. Le miracle fait, on hisse l'idole sur le pont, on la lave, on la sèche avec soin et on la porte en triomphe à son tabernacle de la poupe, où on l'enferme de nouveau, en se gardant bien de prononcer jamais son nom, car c'est ce qui apporte la tempête!

Sur la barre d'une autre ancre du Musée d'Athènes, provenant de l'île de Symé, on lit la légende: ΑΓΙΕΤΩΣ (le Sauveur)¹. Torr (l. c. p. 72) a pris, à tort, ces inscriptions Ζεὺς Ὑπατος et Σώτειρα, pour les noms des navires aux quels appartenaient ces ancres. Σώτειρα se rencontre, il est vrai, comme nom d'une trière athénienne² et d'une autre de Corcyre;³ mais il est impossible que ZEYΣ ΣΩΤΗΡ soit le nom d'un navire grec, car ces noms étaient toujours chez les Grecs d'un mot et de genre féminin, d'accord avec le genre féminin de ναῦς⁴. Ensuite il est à remarquer que le nom du navire ancien était inscrit toujours au dessus des yeux du navire, au pied de la figure (στόλος) qui orne la

¹ Torr, *Ancient Ships* p. 72 note 160.

² Cartault, *La trière athénienne* p. 112.

³ B.M.C. *Thessally to Aetolia* p. 131 n° 275-276. — Ποστολάχα, Κατάλογος τῶν νομισμ. τῶν νήσων p. 19 n° 200-201.

⁴ Parmi les 500 noms de navires anciens, que nous connaissons, je n'ai trouvé que ΚΩΜΟΣ, navire de Corcyre, en masculin. Sur ce sujet voyez Duhn (*Jahrb. d. d. arch. Inst.* II p. 232).

proue¹, et qui précisément *personnifiait* le navire et n'avait rien à faire avec le dieu $\sigma\tau\tilde{\upsilon}\lambda\omicron\varsigma$ sous la protection duquel était le vaisseau (voyez plus loin le chapitre acrostolia). Ainsi, comme le ZEYΣ ΣΩΤΗΡ de la stylis citée (fig. 6) est le nom du dieu qu'elle personnifiait, les inscriptions ZEYΣ ΥΠΑΤΟC et ΣΩΤΕΙΡΑ des ancres sont les noms des dieux dont ces ancres mêmes étaient les idoles. Avec ce caractère sacré et fort ancien de ces ancres s'accorde le fait qu'on a mis la seconde inscription boustrophedon, malgré que ce monument appartienne à l'époque romaine. Ce nom de Σώτειρα, très connu comme épithète (ἐπίκλησις) d'un grand nombre de déesses, était primitivement, comme on l'a déjà reconnu², le nom propre d'une déesse particulière que nous ne connaissons pas autrement³. K. Smith a eu l'idée de faire venir ce mot du sémitique⁴. Mais il est contredit par R. Wunsch⁵. Peut-être s'agit-il d'une déesse fort ancienne dont nous avons perdu les traces: La caractéristique principale de S^t. Mamontso, la défense de ne prononcer son nom qu'en cas d'extrême danger, qui vient sans doute du *tabou* biblique «οὐ λάβῃς τὸ ὄνομα τοῦ Κυρίου ἐπὶ ματαίῳ», — *tabou* au quel s'attache aussi la même caractéristique de l'ancre sacrée «ἢ χωρὶς ἀνάγκης οὐ χοῶνται», — me rappelle les caractéristiques et le nom de la vieille et mystérieuse déité latine Angerona, Diva Angerona, dont l'explication a mis à la torture tant de savants anciens et modernes;⁶ Le nom de cette déesse — caractérisée par le silence qu'elle impose en posant le doigt sur sa bouche⁷ bandée et sigillée (*ore obligato atque signato*)⁸ — est expliqué, par les grammairiens et mythologues latins de basse époque, par le nom de la maladie *angina* (angine, inflammation du gosier)⁹, ou de l'angoisse et serrement dont cette déesse

¹ Eusth. ad Iliad. 0,717: Στόλος δέ ἐστι τὸ ἀπὸ τῆς λεγομένης πτυχῆς· πτυχὴ δέ ἐστιν ὅπου οἱ τε ὀφθαλμοὶ ζωγραφοῦνται καὶ τὸ τῆς νέας ὄνομα ἐπιγράφεται.

² Roscher's Myth. Lex. s. v. Soteira.

³ Athanase (Orat. cont. gentes 12 = Migne, Patrol. Gr. 22 p. 25) entre les batards de Zeus, élevés par lui au rang des dieux, mentionne une Σώτειρα. Mais dans ce cas il s'agit probablement d'Artémis ou Koré (Comp. Usener, Götternamen p. 219 etc.

⁴ Das Geheimnis der griech. Myth. u. der Stein von Lemnos. Gleinitz 1908.

⁵ Archiv für. Religionswiss. 14 (1911) p. 525.

⁶ Preller-Jordan, Röm. Myth. II p. 36. — Wissowa dans Roscher's Myth. Lex. s. v. Angerona.

⁷ Macrob. 3, 9, 4.

⁸ Masur. Sabin. chez Macrob. I, 10, 8. — Plin. 3. 65. — Solin 1, 6.

⁹ Jul. Modest. chez Macrob. I, 10, 9. — Paul. p. 17.

devait sauver les hommes (*quod angores et sollicitudines animorum propitiata depellat*)¹. Mais le jour de sa fête, *Angeronalia* ou *Deualia*, en plein hiver, notamment le jour du solstice d'hiver (21 Décembre, au mois Poseideon des Athéniens); la notice grecque (Gloss. Labb. Angeronia ἡ θεὸς τῆς βουλῆς τῶν καιρῶν) qui fait d'elle une déesse du conseil sur le temps, propice ou non; enfin son nom qui peut venir du grec ἄγκυρα, que les latins transcrivirent *ancora* et que notre peuple prononce aujourd'hui aussi bien ἄνκερα qu' ἄνκορα et ἄνκουρα, me font penser qu'il s'agit d'une déesse personnifiant l' ἱερὰ ἄγκυρα (ἄγκυρανῇ) qui sauvait les marins des tempêtes de l'hiver en apportant le beau temps et qui, par conséquent, était leur dernier refuge et leur sauvegarde suprême (ἀσφάλεια). Cette divinité était donc la plus grande de toutes celles qu'un marin pouvait invoquer. Cela est d'accord avec le nom de l'ancre Ζεὺς Ὑπατος (=le dieu suprême, dont il ne fallait pas prononcer le nom) et avec le nom Σώτειρα de l'autre ancre, qui est l'épithète par excellence du plus puissant des dieux, d'accord aussi avec le genre féminin de l'ancre. A Rome cette divinité est aussi du genre féminin, *Diva Angerona*, puisqu'on l'identifiait avec Rome, c'est-à-dire la grande divinité de nom inconnu et ineffable, qui protégeait cette ville², et qui n'était, peut-être, autre que le *Dius* et *Diuvīs*, la plus ancienne forme italique du Zeus Capitolin. Il est à noter ici que le Zeus Ἀγκυρανός, de la ville Angyra de la Phrygia, tient à la main une ancre sacrée, celle qu'a trouvée, dit-on, le roi mythique Midas³.

Ainsi si la stylis de la poupe pouvait être l'idole des différents dieux, l'idole de l'ancre sacrée, gardée à la poupe pour être invoquée en cas extrême, quand toute autre invocation était impuissante, n'était autre que l'idole de Zeus dieu suprême (Ὑπατος) et sauveur (Σωτήρ). Pour cette raison nous la trouvons déposée comme une relique fort ancienne dans les temples de Zeus (voyez la note 1 de la page suivante).

L'existence d'idoles fort anciennes ayant la forme d'une ancre, nous est révélée par le fait que le peuple interprétait quelques reliques fort anciennes, déposées comme objets divins (σχεύη ἱερὰ) dans les temples.

¹ Verius chez Macrob. 1, 10, 7.

² Macrob. 3, 9, 4. — Wissowa et Preller l. c.

³ B.M.C. Phrygia pl. IX, 4. — Head, Hist. Num. 2^e edit. p. 665.

Tel était l'*ancree* d'Argo, ou celle que Midas découvrit, bien que ni leur grandeur, ni leur forme ne s'accordât avec celle des ancres réelles¹. Les ancres primitives étaient faites de pierre (λίθιναι) en forme de pyramide (βαίτυλος) trouée en haut ou avec des anses en haut pour y faire passer la corde d'attache. Je reconnais un pareil βαίτυλος-ancree comme type principal des monnaies archaïques de Mallos, où elle est accompagnée des Pléiades (colombes-raisins), et Hyades (v) symboles de tempêtes de la mer². Ensuite on en a fait de fer ou de plomb. Mais quand il s'agissait d'une *ιερώ* ἄγκυρα simplement, hors d'usage réel, c'est-à-dire seulement de l'idole du dieu qui protégeait le navire, elle pouvait être faite de bois (ξύανον) comme la plus grande partie des idoles primitives, ainsi que comme l'idole de S. Mamouotso et comme les croix de Christ qu'on jette à la mer pour calmer les tempêtes. Qu'il en ait été ainsi, nous le voyons par Lycophron (99, 100) qui appelle l'ancree πεύκη (pin maritime): (καμπύλους σχάσας πεύκης ὀδόντας ἔκτορας πλυμμυρίδος). De même l'énorme navire d'Hiéron de Syracuse, à côté des ses huit ancres de fer, en avait quatre autres en bois (ξύλιναι)³, qui ne peuvent être comprises autrement que comme les idoles, nombreuses sur la poupe, des dieux sauveurs du navire. Torr (l. c. p. 91, note 158) proposa de corriger dans ce passage le mot ξύλιναι par ὑέλιναι à l'aide d'un passage de Lucien (Verae historiae I, 42) qui dit que les navires fantastiques des Aiolocentaures se servaient d'ancres de verre *grandes et solides* (ἀγκύραις ἐχρῶντο μεγάλαις, ὑαλίναις, καρτεραῖς). Il n'a pas remarqué que Lucien accumulant exprès dans sa *Véritable Histoire* les mensonges les plus incroyables, y en ajoute encore un, destiné à faire rire, en disant que ces ancres *très solides* (καρτεραί) étaient faites de verre, qui est précisément le plus cassable des matériaux!

e) **Stylides à palme.** A quel dieu faut-il identifier les stylis-palmes du navire préhellénique de Mélos? (fig. 1) Déjà sur les stylides

¹ Arrian. *Periplus* 9: ἐνταῦθα (ιερωῦ τῆς Φασιανῆς Ρέας) καὶ ἡ ἄγκυρα δεικνύται τῆς Ἀργού· καὶ ἡ μὲν σιδηρὰ οὐκ ἔδοξε μοι εἶναι παλαιὰ — καίτοι τὸ μέγεθος οὐ κατὰ τὰς νῦν ἀγκύρας ἐστίν, καὶ τὸ σχῆμα ἐξηλλαγμένον — ἀλλὰ νεωτέρα μοι ἐφάνη εἶναι τοῦ χρόνου, λιθίνης δὲ τινος ἄλλης θραύσματα ἐδείκνυτο παλαιά, ὥς ταῦτα μᾶλλον εἰκᾶσαι ἐξεῖναι εἶναι τὰ λείψανα τῆς ἀγκύρας τῆς Ἀργού. — Paus. I, 4, 5: ἄγκυρα δέ, ἣν ὁ Μίδας ἀνεῦρεν, ἣν ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἐν ἱερῷ Διὸς (τῷ ἐν Ἀγκύρᾳ τῆς Φρυγικῆς Γαλατίας).

² Zeit. für Num. XVI Heft. 3, 4, pl. X, 1-5.

³ Athen. V. 208^c.

navales de l'Égypte prédynastique, vers 5000 avant J. C., nous trouvons la palme comme idole ou symbole d'un dieu protecteur (fig. 12, n° 18)¹. A Mélos c'est le fétiche d'un dieu ou héros local, tel que Φοῖνιξ (palmier) le Sidonien, éponyme de la Phénicie. C'est en Phénicie que nous trouvons plus tard le héros Marathos ou Phoenix, portant l'aplustre et la stylis-palme enrubannée, ainsi que la Niké des Aradiens. C'est en Phénicie probablement qu'on a frappé les rares statères d'Alexandre qui présentent la stylis-palme. En Crète, chez les Drériens, il y avait, parmi les vieilles déités qu'on invoquait dans les serments, un dieu Φοῖνιξ, père d'Itanos l'éponyme de la ville homonyme, dont les monnaies ont pour type un Triton, symbole d'origine phénicienne. A Delos et à Delphes le palmier était le symbole d'Apollon : L'Odyssée (VI, 163) connaît déjà, planté à côté de l'autel d'Apollon à Delos, φοίνιξος νέον ἔρνος, et c'est au pied de ce palmier qu'Apollon est né de Lèto². Au milieu du VII^e siècle a. J. C., Kypselos, le tyran de Corinthe, dédia un palmier d'airain à Delphes³. De même les Athéniens, après leur double victoire, sur terre et sur mer, à Eurymédon, dédièrent à Delphes un autre palmier d'airain, surmonté d'un Palladion⁴. De même plus tard à Délos⁵.

Le palmier (φοῖνιξ) étant l'arbre rouge (φοινικοῦν) par excellence, — à cause de la couleur rouge foncé, ou d'or, que prennent ses fruits et ses branches quand ils mûrissent et sèchent — il se peut que sa branche (φοινικίς, σπάθη) sèche et ornée de bandelettes, qui servait de stylis, soit l'origine du drapeau (σημαῖα) dit φοινικίς, que les anciens amiraux arboraient sur leur poupe (voyez plus loin *aphlaston*) pour donner l'ordre de l'attaque⁶. Presque tous les navires primitifs d'Égypte, d'environ 5000 av. J. C., arborent à leur poupe une ou deux grandes

¹ Dict. des antiq. gr. et rom. s. v. *Signa* (p. 1308).

² Hymn. Homer. ad *Apoll. Del.* v. 117.

³ Plut. *Conv. Sept.* 27; de *Pyth. oracc.* 12.

⁴ Pausan. 10, 15, 3.

⁵ Plut. *Nicias* 3, 4.

⁶ Diod. XIII, 46, 3: τοῖς δὲ Ἀθηναίοις Ἀλκιβιάδης μετέωρον ἐποίησεν ἐπίσημον φοινικοῦν ἀπὸ τῆς ἰδέας νεώς, ὅπερ ἦν σύσσημον αὐτοῖς διατεταγμένον. XIII. 77: ἃ δὲ συνιδὼν ὁ Κόνων ἤρην ἀπὸ τῆς ἰδίας νεώς φοινικίδα· τοῦτο γὰρ ἦν σύσσημον τοῖς τριηράρχοις. — Πολυαίν. I, 482: Κόνων ... τῶν Λακωνικῶν νεῶν ἐν τῇ διώξει διεσπασμένων, ἐπῆρε τὴν φοινικίδα· ἣν δὲ ἄρα μάχης σύνθημα τοῖς κυβερνήταις. — Leon, *tactica* XIX, 42: ἐν γὰρ πολέμου καιρῷ σημεῖον εἶχον τῆς συμβολῆς τὴν λεγομένην φοινικίδα.

branches de palmier (p. 103, fig. 11. Voy. plus loin sous *aphlasta*). Les anciens caractérisent la φοινίς comme σύνθημα de l'attaque. Comme pour chaque espèce d'action les anciens invoquaient l'aide d'un dieu spécial, il se peut qu'aux temps les plus reculés de l'antiquité l'amiral, qui avait sous la main les stylides-palladia de plusieurs dieux (voyez plus loin), pour s'en servir selon l'occasion, plantaient sur la poupe de son navire, au-dessus de sa tête, un dieu de victoire et de bataille, représenté par la *stylis-palme*, pour mettre ainsi sa flotte sous sa protection à cette heure critique et faire comprendre aussi de loin à ses autres navires que l'attaque commençait¹. La palme étant toujours regardée comme symbole de l'immortalité, à cause de la longévité extraordinaire du palmier, l'amiral souhaitait en même temps, en l'arborant, la vie², c'est-à-dire la victoire, à ses équipages. Ainsi s'explique pourquoi la palme est, plus tard, devenue l'emblème de la déesse des victoires Niké.

f) **Mots d'ordre.** Dans les armées de terre, où rarement était possible de présenter subitement, d'un point visible à tous, des *idoles* ou symboles, on donnait les différents ordres, surtout le *mot d'ordre* de la bataille, par des mots, qui devaient rester secrets. Ces mots, appelés aussi συνθήματα, n'étaient autre que *les noms des dieux dont on invoquait la présence et la protection* à cette heure critique. Sur une de nos *stylides-idoles* nous avons vu le nom de Ζεὺς Σωτήρ. Or ces deux mots sont ceux que nous trouvons le plus souvent comme des *mots d'ordre* des armées sur terre³. Ainsi dans la bataille de COUNAXA le mot d'ordre de l'armée hellénique était Ζεὺς Σωτήρ et Νίκη. Dans la bataille contre les Bithyniens le mot d'ordre était Ζεὺς Σωτήρ et Ἡρακλῆς ἡγεμόν. CYRUS donna au soldats le mot d'ordre Ζεὺς σύμμαχος καὶ ἡγεμόν ou Ζεὺς σωτήρ καὶ ἡγεμόν. Iphicrates, le stratège athénien, donne aussi Ζεὺς Σωτήρ⁴. De même tous les autres anciens συνθήματα que cite Aeneas dans sa *Tactique*: Δίσκοροι Τυνδαρίδαι, Ἄρης Ἐνυάλιος, Ἀθηνᾶ Παλλὰς, Ἄρτεμις Ἀγρότερα, Ἐριμῆς Λόλιος, Ἡρακλῆς,

¹ Comparez Gneecchi, Medaglioni romani II pl. 105, 8.

² Comparez le mot d'ordre ἐγναίειν: Lucian J. Laps. inter. salut. 9.

³ A. Wilhelm: Ἄρχ. ἐφημ. 1912 p. 237.

⁴ Xenoph. Anab. I, 8, 16; VI, 5, 25; Cyr. Paed. III, 3, 58. Aeneas 24, 16.

Σελήνη, Ποσειδών, Φοῖβος, Ἀθηναία, Ἥβη, Ἐνυάλιος¹, étaient les noms des dieux. Même les mots d'ordre ξίφος ἐγγχειρίδιον, c'est à dire l'*akinakis*, était l'idole d'un dieu², comme aussi le mot d'ordre λαμπὰς φῶς, était, nous l'avons déjà vu (p. 101, 1), la *colonne de feu* (στῦλος φωτός) qui indiquait la présence de la déesse Phosphoros chez les Grecs et du Dieu suprême chez les Sémites.

Plus loin nous allons voir qu'on appellent aussi *συνθήματα* les drapeaux des armées de terre, drapeaux qui n'étaient aussi rien d'autre primitivement que l'idole du dieu qui protégeait et conduisait l'armée³.

g) **Groupe de stylides.** Sur les plus anciens navires que nous connaissons sur des monuments helléniques, celles des vases du Dipylon et des *pinakes* de Corinthe, ainsi que sur d'autres d'époque plus récente, nous avons vu les poupes ornées des deux ou trois stylides-idoles. Cela peut s'expliquer, d'abord, par le fait que les vaisseaux anciens étaient, comme les nôtres, mis sous la tutelle de plusieurs dieux: nous avons vu que les navires d'Achille portaient les idoles de plusieurs Néréides. Les navires de mon père et des mes grands pères, de l'île de Mykonos, portaient à leur poupe un iconostase rempli de saints, dont chacun était invoqué au moment de danger ou de combat pour qui il était le plus efficace. Ensuite il pourrait s'agir des idoles d'une *paire*, ou d'une *triade* des dieux inséparables. Ainsi si nous voyons, très souvent, deux stylides en forme de deux sceptres ou thyrses à bandelettes, c'est, je crois, qu'il s'agit des idoles d'une paire de dieux, p. ex. Zeus et Hera, Poseidon et Amphitrite, des Dioscures ou des Dioscures-Cabires. Les derniers, qui portaient des symboles dionysiaques, étaient renommés comme dieux sauveurs des marins.

Sur un des tablettes de Corinthe, celui qui présente le navire de commerce (fig. 9), nous voyons sur la poupe un sceptre-stylis, orné du globe et du croissant, et, un peu plus loin, trois autres stylides de la forme d'une double croix. Dans la première forme, qui se rencontre

¹ Eurip. Rhes. 517. — Herod 9, 98. — Xenoph. Anab. VII, 3, 39. — Luc. Navig. 3, 36. Philon Byz., Μηχ. Συναξ. p. 93 (ed. A. Schoene).

² Herod. IV, 62: (en parlant des Scythes) ἐπὶ τούτου δὲ τοῦ ὄγκου ἀκινάκης σιδήρεος ἴδονται ἀρχαῖος ἐκάστοισι, καὶ τούτ' ἐστὶ τοῦ Ἄρεως τὸ ἄγαλμα. Pour le culte de l'épée chez les Alanes voyez Ammian. XXXI, 2, 23, et chez les Hunnes, Jornaud. Get. 24.

³ Voyez et les paroles de Grégoire Nanz. pour le drapeau à la croix: τοῖσι δὲ κατὰ τοῦ μεγάλου συνθήματος, ὁ μετὰ τοῦ σταυροῦ πομπεύει καὶ ἄγει τὸν σταυρὸν εἰς ὕψος αἰρόμενον.

aussi sur les groupes des navires phéniciens du V et IV siècle av. J. C., M. Assmann a déjà reconnu le sceptre de la grande déesse phénicienne Astarte Σεληναία. Moi j'y vois son idole primitive devenue, plus tard, son sceptre. Dans les trois autres, de la forme de la croix double, qui se retrouve aussi comme stylis navale sur les monnaies des rois Phéniciens, je vois les idoles d'un *trias* des dieux solaires d'origine sémitique. Comparez l'idole du Soleil de la même forme chez les Péoniens (p. 101).

L'autre des tablettes de Corinthe (fig. 10) présente aussi trois *stylides-thyrses* arborées ensemble sur la poupe. Elles peuvent être les idoles de Dionysos au milieu de deux Dioscures-Cabires.

h) Stylis d'un ou deux thyrses. Quand la stylis est composée d'un thyrses, orné ou non de bandelettes, nul doute qu'il s'agisse de l'idole de Dionysos même, célèbre dans les vieux mythes des marins grecs comme destructeur des pirates Tyrrhéniens qu'il transforma en dauphins καταναυμαχήσας, ou quand ils le prirent esclave, ou quand ils attaquèrent sa ναῦς θεωρίς, ou quand il passait de l'île Icarie ¹ à l'île Naxos ². Comparez aussi le Dionysos στῦλος des vases figurés chez Roscher, Myth. Lex. I p. 1091 fig. 1-2, avec les deux stylides de forme des colonnettes (στῦλίδες) qu'on voit sur la poupe du vaisseau *theoris* d'un médaillon de L. Verus inscrit TRAIECTVS AVG ³.

Les deux thyrses-stylides (p. 86) doivent être les idoles des Dioscures-Cabires dionysiaques, grands protecteurs des marins de la mer Egée ⁴. Sur les monnaies de Tripolis de Phénicie nous les voyons, très souvent, accompagner la grande déesse Astarte, qui s'appuie sur la stylis à la croix ⁵. Ils portent des symboles bacchiques, grappes de raisin et thyrses, comme sur beaucoup d'autres monuments, p. ex. à Orchomenos d'Arcadie, où nous les voyons aussi avec outres et canthares.

i) Stylis-trident (pag. 87). Celle-ci est, naturellement, l'idole du grand dieu des marins, du *roi* de la mer Poseidon. C'est ainsi que

¹ Hymn. Hom. VII (Διώνυσος ἡ λησταί). — Apollod. 3, 5, 3. — Hyg. fab. 134; Poet. Astr. 2, 17. — Serv. ad Verg. Aen. 1, 67. — Nonn. Dionys. 45, 106 etc.

² Philost. Imag. I, 19. — Selon Lucian *de Salt.* 22: Τυρρηνοὺς καὶ Ἰνδοὺς καὶ Λυδοὺς ἡχειρώσατο; *Dial d. mor.* 8 p. 306: καταναυμαχήσας μετέβαλε.

³ Grecchi, Medaglioni romani III pl. 151, 9.

⁴ Roscher, Myth. Lex. I, p. 1163.

⁵ B.M.C. Phoenicia pl. XXVI, 15-19; XXVII, 2, 6, 7.

s'explique pourquoi cette stylis-trident a quelquefois la forme d'un *trident-sceptre royal* quand elle représente un roi maître absolu de la mer (pag. 88).

j) **Stylis d'Asklepios.** Si nous rencontrons sur une des monnaies de Phaselis une stylis avec un serpent autour (pas une corde!) ¹, c'est qu'elle représente Asklepios même. Nous savons que ce dieu pouvait servir de *tutela* d'un navire par le fait que plusieurs navires anciens, grecs et romains, portent le nom *Ἀσκληπιός*, *Aesculapius*, et même le nom d' *Υγίεια* ². Du reste le culte d'Asklepios était grand chez les marins comme apaiseur des tempêtes de la mer ³.

k) **La stylis d'Alexandre le Grand.** Reste à identifier avec l'idole d'un dieu les stylides-idoles des statères d'Alexandre, dont la caractéristique est la barre transversale, qu'elles portent presque toujours.

Pour découvrir quel dieu est représenté par la stylis de la Niké des statères d'Alexandre, il faut connaître, avant tout, *quand, où et à quelle occasion* furent émises ces monnaies, au moins les premières. Car pour les autres qu'on a frappées plus tard et même longtemps après la mort d'Alexandre, dans les villes les plus différentes et les plus éloignées, il était naturel que l'on mît entre les mains de la Niké les *idoles-stylides* des dieux adorés dans chacune de ces villes, d'où la grande variété des stylides de ces statères d'Alexandre.

Babelon (Stylis p. 210 etc.) prouva suffisamment que les premiers statères d'Alexandre furent frappés aussitôt qu'Alexandre fut, en 336 a. J. C., proclamé, à l'Isthme de Corinthe, par la diète panhellénique, chef absolu (*ἡγεμὼν αὐτοκράτωρ*) dans la campagne contre la Perse, à la quelle s'était laissée persuader par Alexandre de prendre part ⁴. Ces statères sont frappés, sans doute, en Macédoine, où Alexandre revint aussitôt qu'il eut obtenu ce titre, et ils étaient évidemment destinés à faire face aux dépenses de cette expédition nationale, en remplaçant les dariques de l'ennemi. Ainsi s'explique pourquoi Alexandre, sur l'avvers de ces pièces, probablement d'après une décision du conseil de Corinthe,

¹ Babelon, Stylis p. 215, fig. 5. — Baumeister, Denkmäler III p. 1603 fig. 1666.

² Cartault, La trière athénienne p. 116. — Jahrbuch d. d. Arch. Inst. III p. 232.

³ Voyez Roscher, Myth. Lex. s. v. Asklepios. Aussi le catal. des noms latins dans GIL. X. p. 1128. — Euschede chez Ruhknen, Opusc. 263.

⁴ Diod. XVII, 4, 9. — Plut. Alex. 14.

a mis la tête de la Pallas Corinthienne. Babelon motiva très bien ce choix en disant (p. 213) qu'«Alexandre place sur les statères la tête casquée de la Pallas des monnaies de Corinthe parce que c'est à Corinthe que la diète panhellénique l'investit de l'hégémonie: il veut montrer par là que sa nouvelle pièce a un caractère panhellénique». Jusqu'ici je suis pleinement d'accord avec mon savant ami et confrère; mais je ne puis pas suivre sa théorie quant au choix du type du revers des mêmes statères. Babelon a remarqué que les Athéniens, sous l'archontat de Pythodelos (336/5 a. J. C.), ont peint des Nikés et des Pallas, portant une stylis de la même forme que celle des statères d'Alexandre, sur leurs amphores panathénaïques destinées aux concours qu'ils ont célébrés à leur retour de l'assemblée de Corinthe. A cause de cela il a cru que c'est de ces monuments athéniens qu'Alexandre emprunta le type de la Niké du revers de ces statères *«pour flatter les Athéniens qui, bénéficiant du prestige de leur glorieux passé, restaient toujours dans l'esprit public le premier peuple de la Grèce»*. Mais, comme l'a déjà bien remarqué M. Assmann (l. c. p. 217 et s.), cette théorie ne peut pas être juste. Alexandre, — nous le savons fort bien par l'histoire bien connue de ces temps, — n'avait aucun besoin, ni aucune intention, de «flatter» les Athéniens. Tout au contraire ce sont les Athéniens, qui, — se sentant coupables pour leur conduite récente et passée contre lui, et redoutant sa disgrâce, — le flattaient alors de toute manière. D'autre part la puissance maritime d'Athènes d'alors était loin de justifier le besoin de les flatter, ou d'emprunter leurs emblèmes navals, qui avaient déjà perdu leur prestige ancien. J'ajoute que copier un monument *spécialement Athénien* eut été pour Alexandre ôter le «caractère panhellénique» que, selon Babelon lui-même, il a voulu donner, par le choix des types, à ses statères d'or, qui furent alors, même au point de vue commercial, une monnaie panhellénique. De plus Alexandre risquait ainsi de blesser les autres Grecs et lui-même. Au contraire prendre pour emblème la tête de la déesse «de bon conseil» qui présida aux décisions de guerre c'est invoquer l'aide et honorer la déesse de tous les Grecs et non des Corinthiens seulement.

Pour cette simple raison je crois que ce sont les Athéniens et non Alexandre, qui, par flatterie où par simple allusion au grand événement récent, copièrent sur leurs amphores panathénaïques de cette

année, les types désormais historiques des statères qu'Alexandre venait de frapper dès son retour en Macédoine. Pour la même raison, et pour respecter l'accord des deux types de la même monnaie, je crois que l'origine et l'explication du type du revers de ces statères doivent être cherchées à Corinthe et notamment à l'Isthme où siégea le congrès.

Or tout le monde sait que l'Isthme, qui était le centre politique et surtout maritime du monde grec, appartenait à l'Ἰσθμοῦ δεσπότης Poseidon¹. C'est à l'Isthme que l'on voyait groupés, autour du temple de Poseidon, les cultes de presque tous les dieux marins d'origine grecque ou phénicienne (Amphitrité, Thalassa, Nereides, Triton, Dioscures, Aphrodité sortant de la mer, Leucothée, Ino, Palaimon, Melicerte, Doto, etc.)². C'est donc ici — où Jason, disait-on, dédia à Poseidon la fameuse Argo à la stylis parlante³ — qu'il faut, selon moi, chercher la *stylis-idole* d'un dieu protecteur des flottes helléniques que le congrès des Hellenes a dû choisir, avec Alexandre, après une cérémonie religieuse, pour mettre entre les mains de la Niké, qui devait les conduire contre le barbare, ennemi héréditaire de la nation hellénique, dont les Macédoniens faisaient partie.

Les *pinakés* de Corinthe nous ont déjà attesté l'existence chez les Corinthiens du culte de ces stylides-idoles avec barres transversales, destinées à porter la σημαία faite d'une étoffe carrée. La même chose est attestée à la fin du IV^e siècle av. J. C. par les monnaies de la colonie corinthienne Leucas (fig. A, 45 et B. 15)⁴ et par celles de l'époque romaine de son autre colonie Corcyre (pag. 86 et 93). Enfin à Corinthe même plusieurs monnaies d'époque impériale représentent un navire sacré ayant arboré sur la poupe une stylis de la même forme, avec l'étoffe carrée suspendue et flottante à la barre transversale.⁵

Après cela il est très naturel, je crois, de supposer que les synèdres choisirent pour emblème de la campagne une stylis-idole représentant le Poseidon de l'Isthme, dans le sanctuaire duquel Alexandre fut mis à la tête de l'expédition. Ainsi s'expliquera à merveille pourquoi les

¹ Isyll. 6, 7. — Voyez et Paus. II, 1, 6: λέγουσιν εἶναι τὸν Ἰσθμὸν Ποσειδῶνος.

² Paus. II, 1, 3-7; 2, 1. — P. Odelberg, *Sacra Corinthiaca*, Sicyonca, Phliasia. Upsalae 1896.

³ Apollod. I, 9, 29. — Dio Chrysost. 37, 524.

⁴ Babelon, *Stylis* p. 206, fig. 2 et 3.

⁵ BMC. Corinth pl. XVIII, 4, 6. — Plusieurs beaux exemplaires au Musée d'Athènes.

stylides des plus anciens statères d'Alexandre, si non leur totalité, imitent la forme du trident de Poseidon (sans le figurer cependant exactement puisque il s'agissait d'une idole et non pas d'un instrument réel), de sorte que les premiers numismates l'ont prise toujours pour un véritable trident.

k) **La stylis phoenicis.** Quant à l'origine et signification de l'étoffe carrée (φάρος), que nous voyons quelquefois suspendue à la barre transversale des stylides navales, nous l'expliquons de la manière suivante:

Cette étoffe carrée, pourpre et frangée, qu'on appelait φοινικίς à cause de sa couleur, nous la rencontrons pour la première fois comme drapeau (σημαία) du grand roi de Perse, Dareios, sur les célèbres mosaïques de Pompei, qui le représentent attaqué par Alexandre. Tisapherne, le représentant du grand roi, se servait aussi de la φοινικίς.¹ Une stylis navale, destinée à porter une pareille étoffe carrée, se trouve chez les Grecs pour la première fois sur un statère d'Alexandre, frappé probablement après son apothéose (fig. A. 54). La caractéristique des rois étant la pourpre — chlamys faite d'une étoffe carrée, rouge (d'où φοινικίς, πορφύρεος, πορφύρεα), frangée d'or, — quand on voulait indiquer que sur le navire se trouvait le roi même, ou son amiral, on plantait sur la poupe du navire une hampe portant l'étoffe royale constituant ainsi l'idole du roi-dieu protecteur du navire et de la flotte entière. Nous avons déjà vu les amiraux athéniens, Alcibiade et Conon, alliés du grand roi, se servir de la φοινικίς (p. 111, 6). Quand Alexandre mourut on déposa sur le couvercle de son cercueil une φοινικίς διαπρεπής χρυσοποικίλος, près de la quelle on plaça ses armes², exactement comme on fait aujourd'hui même dans de pareilles occasions. Un de ses premiers successeurs, le roi Antigone, donna l'ordre d'attaquer l'ennemi en levant une φοινικίς tendue sur une lance (ὑπὲρ σαπίσης διατεταμένην)³. Le *vexillum* (= *velum*, manteau), primitivement signe militaire de la cité et des généraux de Rome républicaine, — qui était si important que lui seul resta en usage, à côté des *aigles*, après l'abolition de tous les autres *signa* — avait exactement la même forme

¹ Diod. XIV, 26, 7.

² Diod. XVIII, 26, 9.

³ Plut. Philop. 6, 2. — Polub. II, 66, 10-11.

et couleur que le drapeau royal en question.¹ A l'époque impériale on la plantait sur la poupe d'un navire pour indiquer la présence de l'empereur.²

Je crois même que le prototype de cette πορφύρα royale de la stylis-idole, protectrice du navire royal, est pris par les Grecs dans l'hymne homérique qui décrit la fameuse attaque de Dionysos par les pirates Tyrrhéniens: Dionysos portait alors sur son dos une chlamyde de pourpre (φᾶρος δὲ περὶ στιβαροῖς ἔχεν ὅμοις πορφύρεον). Ainsi la chlamys de pourpre mise avec l'aide de la barre transversale sur les épaules de la stylis-idole des rois hellènes, dont plusieurs étaient identifiés officiellement à ce même Dionysos, était destinée à rappeler la punition des pirates par le dieu et à imposer ainsi le respect aux ennemis sur mer, et la confiance aux équipages protégés par cette idole royale.

La valeur religieuse de la stylis, drapeau de mer, comme idole du dieu protecteur du navire, est ainsi identique à celle des *signa* militaires de Rome, signes dont tout le monde sait déjà qu'ils étaient *les idoles mêmes* protecteurs de l'armée qui les possédait³. Cette valeur religieuse existe encore, représentée par les croix et les croissants qui ornent les stylides hampes des drapeaux navals des différents peuples. Elle recule pourtant peu à peu devant l'idée de la patrie qui, — existant dès le commencement à côté de l'idée religieuse, représentée par la stylis, — prédomine à présent. Toutefois l'âme du peuple hellénique d'aujourd'hui ne sépare pas l'idée de la patrie de celle du Christianisme: il lève ses drapeaux:

γὰρ τοῦ Χριστοῦ τὴν πίστιν τὴν ἁγίαν
γὰρ τῆς πατρίδος τὴν ἐλευθερίαν.

Ainsi il conserve le même culte et le même profond respect religieux au drapeau que lui portaient ses ancêtres. Il faut enfin noter que

¹ Dict. des ant. gr. et rom. s. v. *signa* p. 1315 et s. fig. 6420. — Cedren, 109: βέζιλα παραπετάσματα ἐκ πορφύρας καὶ χρυσοῦ εἰς τετράγωνον σχῆμα πεποιημένα.

² Voyez p. ex les navires des médaillons d'Adrien, qui rappellent ses nombreux voyages. (Cohen, *Med. imper.* 2^e ed. II. p. 162 s. N^o 668 - 712). De même le beau médaillon de Gordien III avec la légende *TRAIECTVS AVG.* (Gnechi, *Medaglioni Romani* II pl. 105, 8) et les monnaies de Corinthe du temps de Néron avec la légende *ADVENTVS AVG.* (B.M.C. Corinth p. 70, 567 et 571 pl. XVIII, 4 et 6).

³ Voyez Daremberg et Saglio, *Dict. des ant. gr. et r. s. v. signa.*

les habitants de quelques-unes des îles grecques, par ex. de l'île Symé, qui se trouvent encore sous la domination turque et qui n'ont pas le droit d'arborer le drapeau national arborent des drapeaux où figurent des différents Saints qui protègent le quartier de la ville qu'habite le capitaine de chaque vaisseau. Ils restent ainsi au temps des drapeaux stylides Egyptiennes et Egéens de l'époque de 5000 ans av. J. C.!

B. APHLASTA, APLUSTRES.

a) Le Problème

Notre étude sur la stylis ne serait pas complète sans l'explication de l'aplustre (ἄφλαστον) de la poupe, qui lui servait, nous l'avons déjà vu, de trône ou de piédestal. Je dis l'*explication* parce que, jusqu'à présent, l'utilité pratique de l'aplustre, son origine, ainsi que son étymologie restent plus qu'obscures pour les anciens et modernes.

Quant à l'utilité pratique de l'aplustre il existe une grande divergence d'opinions parmi les archéologues et numismates modernes.

Selon Saglio¹ l'aplustre était un simple «ornement du navire pouvant à volonté s'implanter à l'arrière du bâtiment ou en être détaché». Cartault (l. c. p. 100) croit que l'aplustre «était surtout conçu dans un but d'ornementation. Il devait cependant avoir aussi une utilité réelle et pouvait servir de point d'attache à diverses manœuvres».

M. Babelon, qui avait sous les yeux ces deux opinions, les accepte et les développe en écrivant dans sa première étude sur la stylis² que «l'aplustre, *ornement* de la poupe, était, à volonté et suivant les circonstances, relevé ou abaissé; ses éléments étaient tour à tour ramassés » ou disjoints. Cette manœuvre se faisait à l'aide de la stylis, sorte de » croix longue qui soutenait les éléments mobiles de l'aplustre, en » même temps qu'elle servait à suspendre à une certaine hauteur le » pavillon ou la *taenia* du navire».

M. Assmann (Z.f. N.l. c. p. 217) attaqua très vivement cette opinion en ce qui regarde l'aplustre. En attribuant à M. Babelon plus que celui-ci a soutenu, il remarque que «personne à l'exception de M. Babe-

¹ Dict. des ant. gr. rom. s. v. aplustre.

² Melanges I p. 211.

» lon n'a pensé à faire des parties de l'ancien ornement de la poupe pour-
 » vant s'ouvrir ou se serrer comme un éventail de jeune fille, ou comme
 » un polichinelle d'enfant. C'est en vain, dit-il, qu'on chercherait l'exem-
 » ple d'un pareil jeu sans intérêt, qui pouvait nuire à la solidité de
 » l'aplustre, dans les ornements placés à l'extrémité de vaisseaux des
 » peuples de tous les temps et de tous les pays, qui se sont livrés à la
 » navigation : Vikings, Nègres, insulaires des mers du Sud, etc. La
 » stylis ne servait pas à soutenir l'aplustre de la poupe puisqu'elle se
 » trouve souvent au-dessus de lui, etc».

M. Babelon, en se défendant de cette attaque, expliqua plus clairement son opinion dans sa seconde étude (Stylis p. 216 et s.) en écrivant que l'aplustre était une sorte de bouquet de bois très léger placé à l'une des extrémités, du navire, un bouquet qui ne se rencontre en général que sur les plus ornés et les plus grands navires de guerre. Donc, dit-il, cet objet « n'était pas un vain ornement; il devait avoir un caractère utilitaire et l'on peut présumer qu'on s'en servait pour aider à la manœuvre suivant la direction du vent; c'est ce que j'ai voulu exprimer en disant que ces éléments étaient ramassés ou disjointes, relevés ou abaissés, inclinés dans un sens ou dans l'autre, pour être combinés avec le jeu de voiles. Tant que l'aplustre est peu développé et que les planches en sont fixes, il n'a pas besoin d'être soutenu et on ne lui voit, en effet, aucun support. . . . Quelquefois les éléments de l'aplustre sont reliés entre eux par un disque en forme de bouclier, ou par une ou deux traverses. Quand l'aplustre est très développé, qu'il décrit une ample courbe et que les planches qui le composent sont articulées et ont leurs volutes mobiles, épanouies en éventail, il a besoin d'un étai (la stylis) qui, planté sur le pont, et muni d'une ou même de deux traverses, en soutient les éléments».

b) Explication de la destination de l'aplustre.

Sémaphore.

J'ai déjà exposé les faits prouvant que la stylis, qui se trouvait souvent au-dessus et même en dehors, derrière ou en avant de l'aplustre, n'a rien d'un étai de cet aplustre. Je tâcherai à présent de prouver que le reste de la théorie de mon ami Babelon sur l'utilité pratique

et sur la manière de se servir de l'aplustre, ainsi que la théorie des M. M. Assmann, Torr (f. c. p. 65) de Lübeck,¹ etc., qui continuent à le regarder comme un vain ornement ancien, sont erronées, l'aplustre ayant en réalité une utilité pratique, qui pourtant est toute autre que ce que M. M. Cartault et Babelon ont supposé.

M. Babelon a déjà remarqué, fort justement d'ailleurs, que «l'examen comparatif que l'on peut faire des représentations de navires sur les monnaies et sur autres catégories de monuments, permet d'affirmer que, *seuls* les vaisseaux *les plus ornés* et *les plus grands navires de guerre* étaient généralement munis de l'aplustre, tandis que les bateaux de pêche, les embarcations fluviales en étaient dépourvus». Comme on peut ajouter aussi les bateaux de commerce, grands et petits, à ceux qui étaient dépourvus de l'aplustre et comme Tzetzes (ad Lycoph. v. 26) nous dit formellement que seulement les poupes des navires *royaux* et *militaires* étaient munies de l'aplustre — celles que les anciens appellent νῆες κορωνίδες² — on peut penser que si l'aplustre avait une utilité pratique, cette utilité n'était autre que celle reconnue pour les seuls navires *royaux* (θαλαμηγοὶ = *les plus ornés* de Babelon) et les *στρατηγίδες* de la flotte de guerre (= *les plus grands navires de guerre* de Babelon).

C'est ce qui est vrai! D'abord qu'il ne s'agisse pas d'un ornement, vain ou non, ceci est clair par les faits qu'*aucune* des nombreuses anciennes mentions et descriptions que nous avons de l'aplustre ne le caractérisent ainsi. Zonaras, un lexicographe du XII^e siècle après J. C., le seul qui dit que les aplustres étaient «des bouts de poupes sculptées *pour servir d'ornement*», confond — on le voit clairement par son passage entier que je cite ici en note —³, comme tant d'autres lexicographes avant lui, l'*aplustre* de la poupe avec l'*acrostolion* de la proue, qui était en réalité la tête (ἄκρον) de l'ornementation (στόλος) de la proue, comme nous le verrons en détail dans la troisième partie de

¹ Pauly - Wissowa, Real - Encycl. s. v. ἄπλαστον.

² Elym. magn. s. v. ἄπλαστα, ὅπερ λέγεται κορωνίς, et s. v. κορωνίσι: ὁ ἐστὶ καμπυλοπρύμνοις παρὰ τὸ ἄνω ἐξηρμένως εἶναι, διὰ τὸ εἰς ὕψος ἀνέχειν ἐκ τοῦ κάρα, δι' ἧς ὕψους ἀνέχεται. Τίθεται δὲ ἐπὶ τῆς πρύμνης τῆς νεώς, διὰ τοῦ τὸ ἐν ἄκρῳ πλοίου γίνεσθαι. — Hesychus s. v. κορωνίδες et κορωνίς.

³ s. v. κόρυμβα· τὰ ὑφ' ἐνίων ἄπλαστα, τὰ ἀκροστόλια, τὰ ἄκρα τῶν πρυμνῶν, τὰ ἀπεξοσμένα πρὸς κόσμον τῶν νεῶν ἄκρα καὶ ἐπικεκαμμένα, ἃ ἐστὶ κατὰ τὴν πρύμνην καὶ κατὰ τὴν πρῶραν.

l'étude présente. De même quand Pausanias (V, 11, 5) parle d'une statue personnifiant Salamis ayant ἐν τῇ χειρὶ τὸν ἐπὶ ταῖς ναυσὶν ἄγκραις ποιοῦμενον κόσμον, ou quand il parle (X, 11, 6) de πλοίων τὰ ἄγκρα κοσμήματα, il se rapporte aux *acrostolia* de la proue et non, comme on le croit à tort, à l'aplustre (voyez plus loin). Ensuite, — un détail fort important de l'aplustre, mais qui n'a attiré l'attention de personne jusqu'à présent, — c'est que les branches recourbées qui le composent *sont courbées toujours en dedans, se pendent au dessus de la place où se tient le gouverneur, amiral ou roi, et à la portée de sa main*. Or nous savons, par un grand nombre de sources anciennes, que le chef, roi ou simple amiral, qui de la poupe de son vaisseau-amiral (στρατηγὶς) gouvernait sa flotte, ainsi que les capitaines des detachements de la flotte, donnaient leurs différents ordres et signaux à la flotte (p. ex. d'attaquer, de gagner le large, d'avancer sur l'ennemi, de jeter l'ancre et débarquer, de se retourner subitement pour attaquer, etc.) et leurs réponses à l'amiral, en hissant à la poupe de leurs vaisseaux différents σημεῖα, selon l'occasion, dont chacun avait une signification spéciale, convenue d'avance (σύνθημα, σύσσημον).

Parmi ces σημεῖα¹ on cite le plus souvent, pour le jour, les boucliers,² les tenies de différentes couleurs, attachées à des hauteurs plus ou moins grandes (voyez fig. 6), enfin la φοινικὶς qu'on arborait, nous l'avons vu, à la stylis (pag. 93 et 111). Pendant la nuit, les différents ordres et les σύνθηματα étaient donnés, naturellement, par les feux de lanternes (λαμπτήρες) de différentes couleurs.³ Quand, pendant la nuit, l'amiral ne voulait pas, pour une raison de stratégie, faire voir ses feux à l'ennemi, — et de même le jour, en cas de grand bruit —, il se servait, pour transmettre ses σημεῖα, d'un tympanon ou d'une cloche, d'où le nom moderne σήμαντρον de ces deux instruments⁴.

Or si nous examinons les différentes représentations que nous avons des vaisseaux de guerre ou royaux, nous voyons que ce sont précisément ces objets, boucliers (fig. 5), tenies (fig. 6) tympanons (fig. 5),

¹ Daremberg et Saglio, Diction des antiq. grec. et rom. s. v. *Signa*.

² Herod. VI, 115. — Diod. XX, 51, 1. — Xenoph. *Hell.* II, 1, 27. — Plut. *Lys.* 11, 2.

³ Tac. *Hist.* V, 22. — Appian. *B. Civ.* II, 89. — Xen. *Hell.* V, 1, 8. — Diod. XX, 75, 5. — Flor. II, 18, 9. — Dio. Cass. XLIX, 17, 2. — Liv. XXXVII, 24, 9. — Procop. *B. Vand.* I, 13, 3.

⁴ Voyez les sens du mot σημαίνω dans les grands dictionnaires.

lanternes (fig. B, 19)¹, qui pendent de l'aplustre, à différentes hauteurs, mais toujours à la portée de la main du capitaine.

Le plus ancien et important de tous ces σημεῖα, la φοινικὶς royale, ainsi que les autres signes divins, qui devaient être hissés et placés plus haut que les autres, étaient fixés sur les stylides sacrées qui dominaient même l'aplustre de la poupe, ou, chez les Egyptiens (voyez pag. 103), sur la tour du milieu où se tenait le commandant comme celui des navires cuirassés et tourelés d'aujourd'hui! (fig. 11 et 12¹⁸).

Ainsi les dieux tutélaires des stylides invoqués, par cette action de l'amiral, pour aider la flotte, ou le navire, pendant les moments critiques, surveillaient de haut tout le champ de l'action, visibles de tous et donnant ainsi le courage à l'équipage de la flotte qu'ils protégeaient et la peur à l'ennemi. Enfin quand sur le navire, grec ou romain, se trouvait un représentant de l'armée romaine, on plantait sur l'aplustre, à la place ou à côté des stylides, les *aigles* romaines².

Il est donc très clair que l'aplustre n'est rien autre que le *sema-phore* (poste des signaux, σηματοθέσιον) des vaisseaux construits pour servir, ou pour pouvoir servir à l'occasion, de vaisseaux-amiraux (στρατηγίδες). Pour cette raison nous voyons sans aplustre souvent des trières communes, et les vaisseaux de commerce presque toujours. Aujourd'hui même le sémaphore des vaisseaux de guerre est placé à l'endroit où se tient l'amiral de la flotte ou le commandant du navire. Comme le gouvernail de ces vaisseaux est transporté à présent au centre du navire, à la tour où se tient l'amiral, le sémaphore y est transporté lui aussi.

Avec notre nouvelle explication s'accordent à merveille la structure de l'aplustre et son étymologie.

c) La structure de l'aplustre et son origine.

Pour la structure nous avons déjà vu (p. 94), par les passages cités de Didyme (chez Eustathe) et de Pollux, que l'aplustre était composé de plusieurs petites règles (κανόνια), plates (πλατέα) et recourbées (ἐπιεκαμμένα), à travers lesquelles passait une autre petite règle plate

¹ Voyez et Anson, Numismata graeca V, pl. XV, 675. XVI, 717. — 718; XXI, 990. — B.M.C. Phoenicia pl. XXII, 10; XXV, 7.

² Voyez Babelon, Styliis pl. XII, 28-29 et mille autres exemples.

(κανόνιον πλατὺ) nommée *petit trône* (θρόνιον) sur lequel reposait (ἐπερείδετο), ou quelquefois se tenait debout (πέπηγεν ὀρθόν), le bois de la stylis, derrière le timonier. De ces règles plates, du *thronion* et de la stylis, ou pendait les tenies, signaux du navire (κρεμάννυνται δ' ἐκ τῶν κανονίων καὶ τοῦ θρονίου ταινία[ι], εἰς παράσημον δηλαδὴ τῆς νηός: Didyme¹. Οὗ (ξύλου τῆς στυλίδος) τὸ ἐκ μέσου κρεμιάμενον ράκος ταινία ὀνομάζεται: Pollux I, 90).

Les nombreuses représentations des aplustres, que nous avons des temps grecs classiques et romains, illustrent et confirment en tous points ces descriptions: Nous y voyons l'aplustre fixé sur le bout de la poupe. Il est composé de plusieurs (trois, quatre, cinq, le plus souvent) planches plates, ou branches solides et légères, montant chacune à une hauteur différente.

Ces branches sont élégamment recourbées vers l'intérieur du navire, exactement au-dessus de la place que tient le gouverneur et à la portée de ses mains. Elles sont reliées entre elles, à différentes hauteurs, au milieu, quelquefois même au sommet², par une ou deux³ règles transversales, sur l'une des quelles, celle qu'on appelait «le petit trône», s'adosse la stylis fixée sur le pont du navire, derrière le timonier. Mais quelquefois la stylis est placée debout sur la règle même du milieu de l'aplustre qui s'appelait *thronion*⁴. Elle rappelle ainsi les idoles, en forme de *styloi*, d'Apollon Amycéleen et d'Hermès de monnaies d'Ainos qui sont placées *debouts* dans leurs trônes.

De la stylis, ainsi que de cinq règles de l'aplustre, pendent les tenies et les autres *signaux* dont nous avons déjà parlé (fig. A, B, 5, 6, 7, 12)⁵. Mais sur les monuments grecs le plus soignés du IV^e siècle av. J. C. et sur ceux des temps helléniques⁶ (fig. 6 et les monnaies d'Hestiée),

¹ Chez Eustathe l. c. Voyez et Schol. Gracea ad Hom. Iliad. ed. Maas II, 151: Κρέμνυνται δὲ ἐκ τῶν κανονίων καὶ τοῦ θρονίου (l. θρονίου) τὰ ἡνία (l. ταινία).

² Babelon, Stylis pl. XIII 19, 20, 25. Voyez pag. 214, fig. 16-17; pag. 215, fig. 5; pag. 220 fig. 10 et pag. 237 fig. de la trière du bas-relief de Rhodos de l'époque hellénistique, où M. Babelon voit, à tort, un aplustre supporté par la stylis, pendant que la stylis, ayant la forme de simple sceptre, s'adosse à la barre transversale de l'aplustre. — Cartault l. v. p. 97 fig. 56 (monnaie phénicienne).

³ Babelon, Stylis pl. XIII, 21 (monnaie de Gadès, en Espagne) pag. 217.

⁴ Dict. des antiq. s. v. Navis fig. 5272. — Grueber, Coins of the rom. Rep. pl. CXX. 13-15 — Babelon.

⁵ Voyez Dict. des antiq. grecques et rom. s. v. aplustre

⁶ Babelon Stylis p. 214 fig. 1-23 pl. XIII fig. 16-17.

ces branches ont la forme ronde de branches élastiques d'arbre, ce qui s'accorde avec Suidas, qui explique par κλῶνες (branches d'arbre) le mot κόρυμβα, nom poétique des bout de l'aplustre¹.

Quand ces branches sont caractérisées, elles ont la forme des branches élastiques du palmier, sèches et sans feuilles, plates en bas, rondes en haut (fig. 6)² et même conservant, quelquefois, les épines et les bases des feuilles, qui font autant de clous naturels pour suspendre, à différentes hauteurs, les divers tenies et signaux du capitaine du navire, à la portée de la main duquel elles se trouvent (fig. 6: mais il faut voir cette figure dans Jahb. d. d. Arc. Inst. III p. 229 où on distingue clairement les épines). Nul doute pour moi que les branches sèches du palmier, élastiques, élégamment recourbées, légères, solides, presque incassables, ne fussent pas le matériel le plus approprié pour cet objet,



Fig. 13.

si surtout on prend en considération le pays d'origine de la stylis. En vérité notre supposition est prouvée par les vases de Dipylon, que nous allons voir, et surtout par les grands navires de guerre préhistoriques Egyptiens, d'environ 5000 av. J. C., qui présentent toujours à la poupe, à la place de l'aplustre, une ou deux grandes branches de palmier fraîches, (fig. 11), qui quelquefois aussi sont desséchées et réunies entre elles par de petites planches, exactement comme aux temps historiques (fig. 13)³.

Le grand nombre de branches, qui composent l'aplustre depuis les temps préhistoriques, paraît être un résultat des besoins de la tactique navale militaire, qui nécessitait un système savant et compliqué de nombreux signaux. Cet aplustre, connu déjà par Homère, était d'origine égyptienne, comme le prouvent les monuments que nous venons de citer.

Sur le navire du vase préhellénique de Mélos (fig. 1) une palme-stylis tient place d'aplustre.

¹ Apoll. Rhod. Arg. II, 601: ἀφλάστοιο κόρυμβα. — Suidas s.v. κόρυμβα κλῶνες ἢ ἄκρα. s. v. ἄκρα κόρυμβα, τὰ ἐξέχοντα κατὰ πρύμναν. — Zonaras s. v. κόρυμβα, τὰ ὑφ' ἐνίων ἀφλαστα.

² Dict. des antiq. gr. et rom. s. v. aplustre — Clarac, pl. 223, 175.

³ Capart - Griffith, Primitive art in Egypt. p. 218, fig. 91; p. 121 fig. 94; p. 122 fig. 95; p. 208 fig. 162.

Sur les vases de Dipylon l'aplustre est formé constamment d'une seule grande branche sèche de palmier, dont on remarque clairement plusieurs épines (fig. 14)¹.

Sur les tablettes peintes de Corinthe, déjà citées, et sur d'autres monuments de la même époque, l'aplustre a la forme de deux larges branches courbées, finissant quelquefois par une tête de cygne ou d'oie, — d'où son nom *chéniscos* (χηνίσκος: petit oie) — et sert aussi à planter ou à adosser la stylis-sceptre².

Les trières des monnaies phéniciennes du V^e et IV^e siècle avant J. C.³ ont l'aplustre composé d'une, quelquefois deux, branches ou charpentes en forme de branches de palmier sèches et recourbées, sur lesquelles s'adosse aussi la stylis, fixée sur le pont de la poupe.

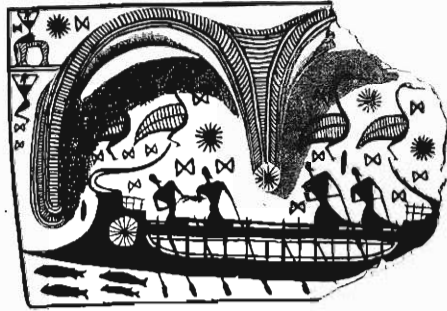


Fig. 14.

Le cou et la tête de cygne ou d'oie qui forment souvent le χηνίσκος⁴ de l'aplustre en ornant ou remplaçant les branches des palmier primitives, nous rappellent le cygne qui est perché sur les palmiers sacrés d'Apollon Delien et Delphinien, grands protecteurs des marins. Nul doute, pour moi, que le χηνίσκος ne fût pas un vain ornement, mais le *totem* tutélaire du navire, placé sur l'aplustre-palmier! Ainsi les anciens, sérieusement (Argo) ou en plaisantant⁵, lui attribuaient le pouvoir de pousser quelquefois des ailes et de crier! Qu'il fut très ancien ou peut le voir par les monuments et par sa mention à la poupe de l'Argo⁶. On peut dire la même chose pour la tête de Dioscure ou Cabire qu'on voit clouée dans les branches mêmes d'un autre aplustre⁷: C'est la

¹ Rayet et Collignon, Histoire de la céramique p. 29, fig. 20. — Athen. Mitteil. 1892 p. 289 fig. 2-3.

² Torr, l. c. pl. 3. fig. 15-16. — Monuments Grecs II, 29-7.

³ BMC. Phoenicia pl. I, 14, 18, 20; II, 2, 13-31; XVIII, 12-14; XIX, 1-5; XX, 1-12; XL, 13; XLII, 10.

⁴ Cartault, l. c. p. 95 fig. 53. — Lucien, *navigium* 5: ἡ πρύμνη μὲν ἐπ' ἀνέστηκεν ἡρέμα καμπύλη χηυσὸν χηνίσκον ἐπικειμένη; *Jupiter tragoedus*: 47. — Apuleius, *metam.* XI, 16.

⁵ Lucien, *Verae historiae* II, 41: ὅτε γὰρ ἐν τῇ πρύμνῃ χηνίσκος ἄφνω ἐπετερούετο καὶ ἀνεβόησε.

⁶ Ptolem. *Alm.* VIII, 1.

⁷ Dict. des ant. gr. et rom. p. 309 fig. 365.

tête du dieu tutélaire mise à la place de la stylis idole primitive.

Dans tous ces cas l'aplustre conserve le même caractère: C'est le *sémaphore* du capitaine de navire στρατηγίς, et c'est pour cette raison qu'il manque toujours sur les navires de pêche, de commerce, et quelquefois sur les navires de guerre qui n'étaient pas destinés à servir comme στρατηγίδες.

d) L'étymologie de l'aplustre

Les lexicographes et grammairiens anciens ne sont pas d'accord pour l'étymologie du nom ἀφλαστον. Les uns nous disent qu'il vient de ἄθλαστον (incassable), par changement des lettres parentes φ et θ, et signifie par *antithèse*, ou par *euphémisme*, le contraire d'ἄθλαστον, l'εὐθλαστον ¹! Mais cette explication ne peut pas être juste, car l'aphlaste devait être construit en planches, ou en branches de palmier, très solides à cause des vents et des vagues des violentes tempêtes méditerranéennes qu'avait à supporter cette partie du navire. De plus le navire de guerre avait tant d'autres parties fragiles (rames, acrotères de la proue, mâts, etc) qu'on ne pouvait pas appliquer le mot «fragile» seulement et de préférence aux branches si solides de l'aplustre!

Ainsi d'autres anciens, dont Eusthathius, supposent tout le contraire en disant que l'aplustre est ainsi appelé «par ce qu'il ne se casse pas facilement»! (ἀπὸ τοῦ μὴ ραδίως φλάσθαι, ἥγουν θλάσθαι, κατὰ διάλεκτον ἄττικὴν) ². Cependant comme l'aplustre ne devait pas être, de par sa forme, vraiment incassable, ou même plus incassable que les autres parties du navire, cette étymologie ne me paraît pas plus satisfaisante que la précédente.

Enfin d'autres scholiastes, érudits mais non critiques, comme le byzantin Tzetzes ³, font venir ce nom de ἄκαυστα (inflammables) «puis-que les poupes des navires royaux et militaires portaient (aux aplu-

¹ Schol. Apoll. Rhod. I, 1083: κατὰ συγγένειαν τοῦ φ καὶ θ ἄθλαστον κατ' ἀντίφασιν ἐπὶ εὐθλαστον ἔστι. — Etym. magn. s. v. ἄφλαστα, κατ' ἀντίφρασιν· εὐθλαστα γὰρ κατὰ μετάθεσιν τοῦ θ καὶ φ. — Tzetzes, Schol. ad Lycoph. v. 26: ἄφλαστα δὲ λέγονται αἱ πρύμναι παρὰ τὸ εὐφλαστον κατ' εὐφημισμὸν.

² Schol. ad Il. O, 714. — Schol. Apoll. Rhod. I, 1089.

³ Schol. ad Lycoph. v. 26, ἄφλαστα παρὰ τὸ ἄφραστα καὶ ἄκαυστα, ὅτι αἱ πρύμναι τῶν νηῶν τῶν βασιλικῶν καὶ στρατιωτικῶν θεοὺς γεγραμμένους εἶχον, ἃς δὲ κατ' εὐσέβειαν οὐκ ἂν τις ἔκαυσε. Τὰ δὲ λοιπὰ τῶν πλοίων ἄφλαστά τις εἶποι οἶονεῖ εὐφλαστα καὶ ἔκαυστα· εἰ γὰρ τις πῦρ αὐτοῖς ἐπιβάλλει, συντόμως καυθήσονται διὰ τὸ εἶναι πεπισσωμένα.

stres peints) des figures de dieux qu'aucun homme pieux n'aurait jamais brûlées. Quant aux autres navires, on pourrait les appeler εὔκαυστα (facilement brûlables) étant donné que ces vaisseaux, enduits de résine, se brûlaient vite»! (Je rappelle ici de nouveau l'aplustre qui porte *sculpté* ou cloué le masque d'un dieu et que je viens de citer à la fin du chapitre précédent).

L'étymologie des lexicographes et homéristes modernes qui font venir l'ἄφλαστον de φλάω (froisser, broyer), παφλάζω (bouillonner, barbouiller) et l'expliquent par «qui n'est pas battu par les vagues»¹ contrairement à la proue, n'est pas plus vraie et satisfaisante pour ceux qui savent, comme moi l'égeén, que les vagues de la Méditerranée frappent et couvrent aussi bien les poupes que les proues des navires, si surtout ceux-ci ont la grandeur des anciennes trières.

Pour toutes ces raisons je crois qu'il faut expliquer le mot ἄφλαστον d'une des deux manières suivantes:

Tout d'abord, il peut s'agir d'un simple *souhait* aux dieux: «*que les idoles protectrices du navire reposantes sur l'aplustre restent incassables*» — comme celui de l'Argo légendaire, dont les bouts de l'aplustre ont été, par l'intervention des dieux, à peine froissés (παρέθριξαν) par les rochers Symplégades — et, par conséquent: *que le vaisseau entier reste intact!* Ce souhait est très commun chez les anciens et les modernes. Les Grecs d'aujourd'hui l'expriment par le mot σιδηροκέφαλος!: *que sa tête soit de fer!* souhait qu'ils adressent au navire à son lancement. Nous savons de plus que les anciens caractérisaient l'aplustre comme *tête* (κάρα) du navire κορωνίς².

Il peut s'agir encore de la seconde signification ancienne du mot ἄφλαστος ou ἄθλαστος, qui est le *pas plié, simple, ample, parfaitement ouvert, plat* (ὁ μὴ τεθλασμένος, ἀπλοῦς, ἀδίπλωτος, τελείως ἀνεπτυγμένος) comme l'était en effet l'aplustre et comme devait l'être le sémaphore, qui n'est que l'épipède ample et largement ouvert pour l'exposition des signaux du capitaine. Nous pouvons dire la même chose du nom latin *aplustre*³, nom que les Romains ont certainement pris du grec, comme tous leurs termes marins. Quelques-uns des Latins anciens l'écrivent

¹ Πανταζίδου, Ὁμηρικόν Λεξικόν s. v. ἄφλαστον.

² Voyez page 103 note 4.

aussi *amplustre* et *amplustra* en le faisant venir de *amplius*¹, qui est l' *ἀπλοῦς*, de *ἀπλόω*, *ἀπλώσω*, dont vient aussi le grec moderne *ἀπλώστρα*. Ce dernier mot signifie tout lieu ample et plane où l'on expose des étoffes et d'autres objets, pour les faire sécher ou les exhiber.

Le sémaphore où l'amiral expose ses signaux et où il arbore même la stylis, d'où flotte le drapeau, ne servait-il pas en réalité *ἀπλώστρα*?

C. STOLOI ET ACROSTOLIA.

Les lexicographes anciens confondent souvent² — les numismates modernes toujours — l'*aplustre* avec l'*acrostolion*. Ils donnent le nom du second aussi bien au sémaphore de la poupe qu'à l'ornement (*στόλος*) ou arme (*στόλος*) de la proue. Mais ceux des anciens qui connaissaient à fond les objets dont il s'agit les distinguent nettement.

Ainsi le célèbre Didyme appelle, comme nous l'avons déjà vu (pag. 94), *aphlaste* le sémaphore de la poupe, pendant que l'*acrostolion* est, selon lui, le *bout* (*ἄκρον*) du *stolos* de la proue. Il appelle *stolos* le morceau de bois plat, qui, enfoncé dans la proue, surpasse sa *ῥαχέ*. *Πτυχή* (*pli*) était le pli du bout de la proue où l'on inscrivait le nom du navire et où l'on plaçait son oeil (*ὀφθαλμός*)³.

¹ Forcelline, *Totius latinitatis lexicon* (1835) s. v. *aplustre*.

² Schol. Apoll. Rhod. I, 1089: *Ἀφλαστον δὲ ὁ Ἀπολλώνιος ἐν ταῖς Λέξεσιν ἀπέδωκε τὸ ἀκροστόλιον, II, 601: ἀφλάστοιο κόρυμβα, τὰ ἀκροστόλια λέγει. — Etym. Magn. s. v. ἄφλαστα: τὰ ἀκροστόλια τῆς νηὸς. — Eustath. 750, 35: κόρυμβα κατὰ δὲ ἑτέρους ἀκροστόλια καὶ οἷον κορυφαὶ νηῶν. — Zonaras s. v.: τὰ ὑφ' ἐνίων ἄφλαστα, τὰ ἀκροστόλια, τὰ ἄκρα τῶν πρυμνῶν. — Lex. rhet. ed. Bekker p. 202, 24: ἀκροστόλια τριήρους: τὸ ἄκρον τῆς πρύμνης τὸ ἀνατεταμένον εἰς τὸ ἄνω μέρος. 471, 19: ἄφλαστα, τὰ ἀκροστόλια. — Suidas s. v. ἄκρα κόρυμβα: τὰ ἀκροστόλια τὰ ἐξέχοντα κατὰ πρύμναν ἢ πῶραν.

³ Eustath. ad Iliad. 0, 717 et Schol. Graeca in Hom. Iliad. ed. Maass II, p. 151: *Ἀφλαστον δὲ φασιν οὐχὶ τὸ ἀκροστόλιον, διαφέρουσι γὰρ αἱ λέξεις, ἀλλὰ κατὰ Δίδυμον, ὥς φησι Πανσανίας, τὸ ἐπὶ τῆς πρύμνης ἀνατεταμένον εἰς ὕψος etc. Ἀκροστόλιον δὲ φασὶ τὸ ἀπὸ τῆς πτυχῆς ἀνατεῖνον ξύλον ἐπὶ τὴν πῶραν περὶ οὗ καὶ αὐτοῦ φησιν ὁ Δίδυμος οἷον τὸ λεγόμενον ἀκροστόλιον ἔστιν ἄκρος στόλος. Στόλος δὲ ἔστι τὸ [ἐξέχον ἀπὸ τῆς λεγομένης πτυχῆς καὶ διηκὸν ἄχρι τῆς πῶρας] ξύλον πλατὺ. Πτυχή δὲ ἔστιν, ὅπου οἱ τε ὀφθαλμοὶ ζωγραφοῦνται καὶ τὸ τῆς νεῶς τὸ ὄνομα ἐπιγράφεται. Les mots en parenthèse sont prises de la copie du Schol. d'Apoll. Rhod. I, 1089, où nous lisons: στόλος δὲ λέγεται τὸ ἐξέχον ἀπὸ τῆς πτυχῆς καὶ διηκὸν ἄχρι τῆς πῶρας ξύλον. Comparez Cartault. La trière athenienne p. 82 qui, à tort, biffe le mot ἄχρι: Que le στόλος s'appuyait sur la tête de la carène, à la proue, on le voit par Pol-lux I, 86: ὁ στόλος δ' ἐστὶν ὑπὲρ τὴν στείραν.

Deux proues de navires anciens, de différentes époques, dont je donne ici les figures (fig. 15-16), suffisent pour illustrer et confirmer, en tous points, toutes ces définitions de Didyme, surtout sur le *stolos*, si mal compris jusqu'à présent (voyez par ex. Cartault p. 79 et s.).

De la première (fig. 15) — que j'ai prise du vase de Nicosthènes, vers 500 av. J. C., — on voit que la *phyché*, ornée d'un grand oeil, est le pli aigu que forment sur la tête de la proue les parois du *θωρακεῖον*, qui protège le pilote contre les vagues et les vents. Celui-ci, dit *πρωρεὺς*¹, *πρωράτης* (celui qui voit vers l'avant), servait d'yeux (*ὀφθαλμοὶ*) au capitaine, qui se tenait au gouvernail à la poupe. Il devait

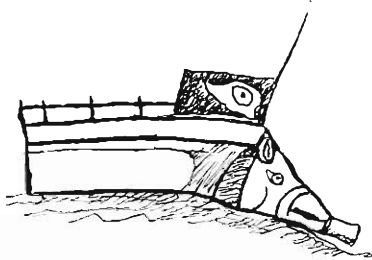


Fig. 15.

voir pour lui, de son siège dit *τερθρωτήρ* ou *ἐπίθημα θωρακείου*, tout danger qui pouvait surgir à tout moment: écueils, rochers, ennemis, enfin tout ce qui se passait en avant, pour l'annoncer au timonier afin d'éviter à temps un accident à l'aide du gouvernail². Donc les yeux (*ὀφθαλμοὶ*) ornant la place où se tenait le *πρωρεὺς*, sont le symbole de celui-ci et non les yeux du navire même. Ceux-ci se trouvaient beaucoup plus bas, juste à la place indiquée de la tête même de l'animal sacré personnifié par le corps du navire (voyez plus loin). Ainsi s'explique pourquoi, quand les choses ne sont pas simplifiées, nous voyons presque toujours les navires anciens avec quatre yeux, dits alors *τετραελίκωπες*³.

C'est une erreur d'identifier, avec Cartault (l. c. p. 66), l'oeil du navire avec notre écusier moderne, «trou horizontal et rond percé à l'avant du navire, à droite ou à gauche de l'étrave, pour le passage du câble attaché à une ancre». Nous n'avons, que je sache, aucun monument qui prouve que les anciens se servissent de l'oeil du navire pour un pareil usage, qui eût été contraire à l'idée sacrée et vivante

¹ Hesych: *τερθρωτήρ* ὅπου ὁ πρωρεὺς προορᾷ τὰ ἐν τῇ θαλάσῃ.

² Plut. *Agis* 1: οἱ πρωρεῖς τὰ ἔμπροσθεν προορώμενοι τῶν κυβερνητῶν ἀφορῶσι πρὸς ἐκείνους καὶ τὸ προστασώμενον ὑφ' ἐκείνων ποιοῦσιν. — Théodoret, *Or.*, VII: τὸν δὲ πρωρέα σκοπέλους καὶ βράχη καὶ σπιλάδας περισκοποῦντα καὶ τῷ κυβερνήτῃ μηνύοντα.

³ Hesych.: *τετραελίκωπες* τέσσαρας ὀφθαλμοὺς ἔχουσα ναὺς.

qu'ils se faisaient du navire et de ses yeux. Tout au contraire il est formellement attesté que les yeux de la *ptyché* étaient peints et pleins. Ceux de la tête, au-dessus ou sur l'éperon, se trouvaient à fleur d'eau, de manière qu'il n'était pas possible de les laisser vides. Il est même certain que souvent les yeux de la *ptyché* n'étaient pas peints, mais faits d'une matière fragile incrustée dans le corps du vaisseau et fermant ainsi le trou supposé. C'est ainsi que je m'explique les phrases des inscriptions navales attiques, qui disent, en parlant d'une trière, que ses yeux *manquent* ou qu'ils étaient *cassés*¹. J'ai trouvé même au Musée National d'Athènes un grand nombre d'yeux *en marbre*, entiers ou en fragments, provenant du port naval Munychie de Pirée, jadis peints, travaillés pour être appliqués sur bois et ayant la grandeur qui convient aux yeux d'une trière².

Revenons à notre figure n° 15. La *ptyché* est surmontée d'une corne (*κέρας*)³ ou antenne (*κεραία*), haute et mince, enfoncée et fixée à la tête du navire comme une arme menaçante. C'est donc le *στόλος*, nom qui signifie en même temps *arme* et *ornement*, comme l'étaient les cornes et les cornes-antennes pour les animaux. Nous parlerons plus loin de la signification religieuse (apotreptique) de ces cornes et antennes. Ici notons seulement qu'elles devaient avoir aussi une utilité réelle, celle de servir au pilote et au capitaine, comme aujourd'hui, de *στόχαστρον* pour contrôler la direction exacte du navire. On n'a qu'à voir le pilote de plusieurs de ces navires⁴, qui vérifie, à l'aide de cette *κεραία*, la direction du navire, pour se persuader de la justesse de notre remarque. C'est de cet usage sans doute que le mot *στόλος* a pris aussi la signification de la *direction*, *bout*⁵.

¹ C.I.A., II, 789 col. a, l. 24: αὕτη σκεῦος ἔχει οὐθέν, οὐθ' οἱ ὀφθαλμοὶ ἐνεισιν. 791, l. 68, ὀφθαλμοὺς κατέαγεν.

² Pendant la mise en pages j'ai trouvé la même explication de ces yeux de marbre proposée déjà par Lolling: Ath. Mitt. 1880 p. 385.

³ Comparez le vase contemporain figuré dans Saglio, Diction. des ant. gr. et rom. s. v. navis, fig. 5282, où la forme de la corne est parfaitement indiquée.

⁴ Dict. des ant. et pl. l. c. fig. 5263, 5272, 5282. — Torr. l. c. pl. 4 fig. 17; gr. et rom. I fig. 5.

⁵ Soph. Oed. Kol. v. 358: τινὶ στόλῳ προσέσχες... πόθεν πλέων; — Arrian. Anab. I, 11, 13: ἦν δ' αὐτῷ ὁ στόλος παρὰ τὴν λίμνην τὴν Κερκίνην ὡς ἐπὶ Ἀμφίπολιν καὶ τοῦ Στρυμόνος ποταμοῦ τὰς ἐκβολὰς (= «la direction, de l'armée d'Alexandre, en marchant de Pella vers l'Hellespont, était, en longeant le lac Kerkiné, vers l'Amphipolis et les bouches du Strymon». Voyez Journ. Int. d'Arch. Num. vol. XV p. 239.

Sur le second type de navire (fig. 16) — que j'ai pris d'un relief de Preneste d'environ 50 après J. C. —, type dominant depuis les temps classiques, le stolos reposant aussi sur la tête du navire surpasse de beaucoup la ptyché ornée d'un grand oeil. Il est formé d'un morceau de bois ayant exactement la forme d'une énorme corne de taureau courbée en avant et menaçante. Comme nous le verrons tout-à-l'heure ce stolos prend aussi les formes les plus variées de têtes, bustes, corps entiers d'animaux, de dieux etc. Nul doute que le stolos ne soit rien autre que l'objet ou la figure qui orne (στολίζει) la pointe (tête) des proues, *figure* que notre peuple appelle encore στολίδι (petit ornement) aussi bien que ξόανον, κουτσούνα et φιγούρα, (idole de bois).

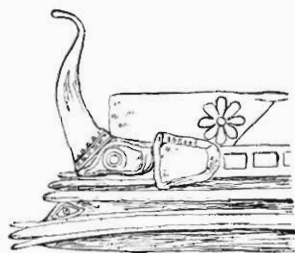


Fig. 16.

Si à présent nous examinons chronologiquement les navires anciens des peuples de la Méditerranée orientale, nous voyons que ceux de l'île Syros (fig. 7), vers 2500 av. J. C., ne présentent pas de stolos. Mais cela est dû certainement au transport, de la proue à la poupe, du poisson-dieu, qui est dû selon moi le même dieu primitif (*totem*) que nous ont conservé les navires de Pylos (fig. 8) et — ornés aussi de ténies sacrées — les tout premiers statères d'electrum attribués à Cyzique¹. Les vaisseaux égyptiens du Nil vers 5000, et ceux de vers 2500 av. J. C., présentent une proue ornée d'une grande corne stylisée portant pour acrostolion un casque, une stylis, un bouc, un petit oiseau sacré². Les vaisseaux de guerre égyptiens de la mer Rouge, vers 1700 et 1250 av. J. C., ont appliqué à la pointe de la proue une planche ayant la forme d'une grande corne stylisée et coupée *en forme de la mire* d'aujourd'hui³. Les vaisseaux des mêmes Égyptiens opérant dans la Méditerranée, vers 1000 av. J. C., ont la corne de la proue ornée d'une tête de lion, ou du cou et de la tête d'un cygne ou d'une oie⁴.

¹ B.M.C. Ionia pag. XXII et 9,40. — Num. Chron. 1875 pl. X, 7. — Fritze: Nomisma, fasc. VII (1912) pag. 29.

² Cappart-Criffith, Primitive art in Egypt fig. 71, 91; 105, 11; 111, 27. Torr. l. c. pl. I fig. 1 et 3.

³ Torr, l. c. pl. I, fig. 4-5.

⁴ Torr l. c. pl. I fig. 6-8. — Graser, Schiffsdarstellungen auf Münzen, pl. A, 1.

C'est ce qui, répété quelquefois, plus tard, par les Grecs ¹, donna à cette partie de la proue le nom *χηνίσκος* ², que nous connaissons déjà de la poupe. Un vaisseau assyrien, sur le Tigris, vers 700 av. J. C., a la poupe formée du cou et de la tête d'un cheval ³, pendant que celle d'un navire de commerce phénicien, de la même époque, a la proue en forme de mire ⁴ comparable à celles des gondoles vénitiennes de nos jours. Les vaisseaux de guerre grecs, de l'époque de Dipylon, vers 800 av. J. C., ont toujours la proue ornée d'une grande corne ⁵ (fig. 14) de la forme du second type, forme que nous retrouvons dominante, sur une énorme quantité des monuments, pendant toute l'époque classique, hellénistique et romaine. A côté de cette corne, ainsi qu'à côté de l'aplustre de la poupe (fig. 10), on plaçait un faisceau d'énormes lances, longues de 22 coudées, lances navales appelées par Homère (Il. XV, 38 et 676) *μακρὰ ξυστὰ ναύμαχα, κολλήεντα κατὰ στόμα εἵμενα χαλκῷ*, ou *ξυστὰ μεγάλα ναύμαχα δυοκαιεικοσίπηχυ* ⁶.

De même exactement sur les *pinakes* de Corinthe du VI^e siècle avant J. C., le *stolos* a la forme d'une grande corne menaçante et sert d'appui, quelquefois, au même faisceau des grandes lances ⁷. Une monnaie de Phaselis de Lycie, du commencement du V^e siècle, présente, pour *stolos* de la proue, une ou deux petites cornes ou antennes ⁸, pendant que celles de la même ville aux IV^e, III^e et II^e siècles ont la forme classique de la grande corne stylisée ⁹.

Sur les monnaies des rois phéniciens nous avons à *Sidon*, à la fin

¹ Graser, Die Gemmen pl. I, 13. II, 17.—Comparez le Dict. des ant. s. v. *navis* fig. 5277.

² Etym. M. s. v. *Χηνίσκος*: τὸ τῆς πρῶρας μέρος, οὗ ἀπήρτηται αἱ ἄγκυραι, ὃ καὶ τῆς τροπίδος ἐστὶν ἀρχή. Εἰσὶ δ' οἱ μᾶλλον τὸ τῆς πρύμνης ἔφασαν ἄκρον, πρὸς ὃ ἐπιτείνονται αἱ ἐπωτίδες τῆς νεῶς. Πλὴν ὁποτέρως ἔχει, χηνίσκος ἐλέγετο, ὅτι χηνὸς κεφαλὴν μορφοῦντες οἱ ναυπηγοί, ἐτίθουν τῷ ἄκρῳ, τάχα τὸ πλοῖον εἰς χηνὰ ἀπεικάζοντες.

³ Torr, l. c. pl. 2 fig. 9.

⁴ Torr, l. c. pl. 2 fig. 11.

⁵ Torr, l. c. pl. 3, 13.—Cartault l. c. pl. I et II.—Pernice, Über die Schiffsbilder auf den Dipylonvasen: Ath. Mith. 1892 p. 289, fig. 1; p. 300; fig. 7.—Rayet et Collignon, Hist. de la ceram. p. 29, fig. 20 Monuments grecs II pl.

⁶ Pernice l. c. pag. 301.

⁷ Antike Denkmäler II, 24 16; 29, 21; 39, 20.—Pernice, Die Korinthischen Pinakes: Jahrbuch d. d. arch. Inst. 1897 p. 27 fig. 16.

⁸ B.M.C. Lycia pl. XVI, 5.—Anson l. c. pl. XIX, 904.—Babelon Inv. de la coll. Waddington pl. VII, 8.

⁹ B.M.C. Lycia pl. XVI, 9-13; XVII, 8.

du V^e siècle et au commencement du IV^e, la même petite corne qu'à Phaselis, inclinée menaçante vers l'avant¹. Près d'elle est placé, quelquefois un petit casque², que nous avons déjà trouvé sur la corne d'un navire égyptien d'environ 5000 av. J. C., casque qui, à cause du *stolos*, portait aussi le nom *περικεφαλαία*³. Tout de suite après, la corne est remplacée par une petite idole d'une *figure humaine*, inclinée en avant et menaçante de ses mains⁴. Cette figure se présente ensuite, vers 370-358 av. J. C., armée d'épée, de casque et de bouclier, debout en garde⁵ et, en 345-333 av. J. C., encore inclinée en avant et menaçante. Depuis le II^e siècle elle prend la forme classique de la corne recourbée et stylisée.

Dans la ville d'*Arados*, du même pays, les navires de guerre portent pour *stolos* un casque⁶, ou l'idole d'un dieu nain et ridicule ayant une tête d'animal surmontée de plumes, les jambes écartées, les mains levées, dansant ou menaçant⁷, dieu appelé *Pataikos* par Hérodote et dont nous parlerons plus loin. Plus tard, depuis 260 av. J. C. jusqu'à 92 après J. C., *Pataikos* est remplacée par la figure d'une Athéna inclinée en avant et combattant⁸. Une fois, en 114 av. J. C., l'Athéna est remplacée par la figure d'un Arès (?) armé et debout⁹.

A *Byblos*, pendant tout le IV^e siècle av. J. C., le *stolos* des vaisseaux de guerre est formé de la tête d'un lion, d'un griffon, ou d'un cheval-marin¹⁰. Les navires de guerre des autres villes phéniciennes, Berytos, Botrys, Carné, Dora, Marathos, Simara, Tripolis, depuis le II^e siècle avant J. C., présentent pour *stolos* la même Athéna combattant, ou une corne simple ou double, stylisée, semblable à celles de navires de tant d'autres villes grecques depuis les temps classiques¹¹.

¹ B.M.C. Phoenicia pl. XVIII, 12-13.

² Babelon, Perses Achéménides pl. IX, 2-3.

³ Pollux I, 86: ὁ στόλος δ' ἐστὶν ὑπὲρ τὴν στείραν, ὃς καὶ περικεφαλαία καλεῖται. Voyez plus loin à propos du *κόδιον*.

⁴ B.M.C. Phoenicia pl. XVII, 12-14. XIX, 1-3.

⁵ l. c. pl. XIX, 5-21; XX, 1-12; XXI, 1-3.

⁶ l. c. pl. I, 16, 19.

⁷ Babelon, Perses Achem. pl. XXII, 20. — B.M.C. l. c. pl. II, 11-20, 30-31.

⁸ B.M.C. l. c. pl. III et V.

⁹ l. c. pl. V, 14.

¹⁰ l. c. pl. XI, 9-15; XL, 9-14; XLI, 1-2. — Babelon, Achéménides pl. XXVI 11-28.

¹¹ B.M.C. VII, 4; VIII, 1-2 (corne stylisé, à Berytos); XIII, 11-12 et XXXVIII, 16 (Athéna combattante, à Carné); XIV, 10 (corne stylisée, à Dora); XV, 7-8 (corne stylisée, à

Quelquefois la corne stylisée des monnaies des temps romains porte au bout, comme ornement, une étoile ou tout autre objet ¹. C'est ce qui est précisément l'*acrostolion* ². Cet usage de décorer la corne du stolos d'un ornement symbolique, usage que nous avons déjà trouvé en Egypte et en Phénicie (pag. 135) se rencontre souvent dans les villes grecques des temps romains. Ainsi, par exemple, les monnaies athéniennes du temps d'Hadrien, qui représentent Thémistocle revenant vainqueur de Salamis sur une trière, ont sur le stolos de la corne stylisée une *chouette* ou une *tête de Pallas* ³. Un buste de la même Pallas orne les stolois des navires d'Abydos, de la guerre mithridatique ⁴, le stolos d'un navire de Pompei ⁵ vers 50 av. J. C., et le stolos de la trière des deniers frappés à Rome en 90 av. J. C. par Q. Lutatius Cerco ⁶, en souvenir de la victoire navale remportée sur les Carthaginois par L. Lutatius Catulus à Aigusa l'an 241 av. J. C. On a découvert aussi dans la mer d'Actium le stolos même d'un navire, de l'an 50 environ av. J. C., orné d'un buste de Pallas en bronze ⁷. Un stolos détaché du navire et orné de la même tête de Pallas est figuré sur une pierre gravée du Musée de Berlin ⁸.

A Cyzique la corne stylisée du stolos des trières du temps de l'empire a pour acrostolion la figure d'un petit Triton ⁹. A l'île de Corcyre

Marathos); XXVI, 9 (double corne stylisée, à Tripolis); XXVII, 12 et XXVIII, 8 (longue corne stylisée, à Tripolis); XXXI, 4-19 (corne stylisée, à Tyros); XXXIX, 8-9 (Athéna combattant, à Simyra).

¹ Etoile à Tripolis: B.M.C. l. c. pl. XXVI, 12 et XXVII, 5; autre ornement à Tripolis, l. c. pl. XXVII; à Tyr, pl. XXXI, 15-17.

² Voyez Pollux I, 86: ὁ στόλος δὲ ἐστὶν ὑπὲρ τὴν στεῖραν, ὅς καὶ περιεφαλαία καλεῖται· τὸ δὲ ὑπὲρ τὸ προῦχον (sc. τοῦ στόλου) ἀκροστόλιον.

³ Anson l. c. pl. XVI, 717-719.

⁴ Imhoof-Blumer, Seefahrende Heroen: *Nomisma* 1910 p. 29 et s. pl. II, 19-20.

⁵ Torr, l. c. 6 fig. 26. — Dict. des ant. s. v. *Navis* fig. 5293.

⁶ Grueber, Coins of the Roman Republic vol. II p. 297 n° 636-642 pl. XCV 7-9. — Babelon, Monn. de la Rep. rom. II p. 157.

⁷ Torr, l. c. pl. 6 fig. 26.

⁸ Furtwängler, Gesch. Steine n° 2201.

⁹ Babelon, Stylis pl. XIII, 28-29. — Anson, l. c. pl. XV, 671-673. — Stolos détachés de la proue et non «un blade of Rudder» sont les types de quelques monnaies de Byblos en Phénicie (B.M.C. Phoenicia pl. XIII, 16; XLI, 12); de même sur quelques pièces de Samos: (B.M.C. Ionia pl. XXXVI, 5, 12, 16, 17) où on les confond avec la proue. Stolos détaché, ornant un trophée, voyez sur les monnaies de S. Pompeius (Grueber l. c. pl. CXX, 11-12); de même au bras gauche de la Tyche de Sidé (Journal Inter. d'Arch. Num. vol. VI pl. XIII, 21).

et à Nicée de Bithynie¹ les proues de navires du temps de l'empire portent pour acrostolion, sur leurs stoloï, une statuette de Niké. A Ilion et autre part le stolos est surmonté d'un acrostolion de forme sphérique².

Les monnaies d'Elaius, de la Chersonèse de Thrace, présentent, sous Commode, le navire de Protesilaos avec un stolos formé d'une tête de cerf dont le cou est entier³. Sur une pièce gravée, le stolos a la forme d'une tête de coq⁴. Nous avons déjà vu d'autres navires dont les stoloï sont faits du cou et de la tête de cygne ou d'oie.

Sur les monnaies innombrables des temps classiques, hellénistiques et romains, le type dominant de stolos est la corne plus ou moins stylisée — quelquefois même deux cornes⁵ —, la pointe tournée menaçante en avant, sans acrostolion, que nous ne retrouvons que depuis les temps romains.

Enfin il y a des navires de guerre portant pour stolos la figure entière ou la protome d'un taureau cornu et bondissant⁶.

D'après cette rapide revue des stoloï nous voyons que leur plus ancienne forme est celle d'une **corne** (*κέρας*) placée comme défense et ornement de la tête du navire. Nous avons déjà vu que la *stylis* de la poupe est l'idole du dieu protecteur du navire. De même le stolos n'est, selon moi, que l'*apotropaion* qui éloigne tout danger de la proue. Les cornes sont, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, si connues comme l'*apotropaion* par excellence, que je n'ai pas besoin d'insister ici sur cette signification⁷.

Viennent ensuite chronologiquement les stoloï formés des petites idoles des dieux phéniciens, dits *Pataikoi* (Πάταικοι, Πατάϊκοι, Παταϊ-

¹ B.M.C. Thessaly to Aetolia pl. XXVI, 3-10. — Anson l. c. pl. XVI, 711-712, 720.

² Imhoof-Blumer, Griech. Münzen pl. VIII, 4. — Graser, Die Gemmen pl. II, 20 etc.

³ Imhoof-Blumer: Nomisma l. c. pl. II, 1.

⁴ Furtwängler, Gesch. Steine No 7086.

⁵ Voyez p. ex les monnaies de la bonne époque d'Italie, Coreyre, Leucas, Cephallonie, Corinthe, Megare, Chalcis, Cyzique (Pharnabaze), Sinope, Kios, Samos, Phaselis, Soloi de Chypre etc. etc., ainsi que les monnaies de rois Ptolémée I, Seulécides, Antigone, Démétrios Poliorcète etc. De ce dernier les stoloï de quelques-unes de ces monnaies sont formés de *deux* cornes stylisées.

⁶ Craser, Gemmen pl. I, 99. — Furtwängler l. c. No 3401, 7094.

⁷ Le dernier qui a écrit sur ce thème est H. Thiersch, Kretische Hornbecher: Jahreshefte des oest. arch. Inst. XVI (1913) p. 82, 6.

κοί). D'après le texte d'Hérodote ¹, au quel nous devons la connaissance du nom des ces idoles formant les stoloi des proues des navires phéniciennes, — ainsi que d'après les représentations sur les monnaies phéniciennes et d'après la langue grecque populaire moderne, qui conserva l'épithète πατακῶς pour caractériser les hommes nains, difformes et ridicules, — nous voyons qu'il s'agissait de figures naines, mal faites et ridicules d'aspect, comme du reste devait paraître aux yeux des Grecs du temps d'Hérodote toutes les petites idoles primitives et grossières des Phéniciens. Or le ridicule (γελοῖον) est ce qui caractérise une grande catégorie d'*apotropaia* des anciens (voyez les mythes de Baubo, Priapos etc.) ². C'est donc avec raison que les mythologues modernes ont caractérisé les *Pataikoi* comme des dieux apotrepitiques ³. Suivant d'autres mentions des Pataikoi, que nous avons chez les anciens après Hérodote, on voit qu'ils étaient de fort petites idoles, espèces des Besas, dont on se servait aussi comme pendants apotrepitiques aux colliers ou que l'on plaçait sur les tables pour protéger la nourriture ⁴.

Leur étymologie, proposée déjà par Movers ⁵, de πατάσσω, *frapper marteler*, est peut-être juste, car non seulement ces idoles de la pointe de la proue sont toujours représentées levant une main, armée ou non, pour frapper, mais en réalité ce sont celles qui frappent les premières et constamment les vagues assaillant la proue. De même aujourd'hui nos marins appellent, pour la même raison, θαλασσομάχος le bâton qui est fixé au-dessus du milieu de la corne horizontale de la proue, dite μαστοῦνι, κεράτιον et ἀπεμπροσθινὸν κοντάρι et qui remplace la corne de l'ancien navire. Ainsi je crois que non pas seulement un dieu special, Pataikos, mais *toutes* les idoles qui servaient d'apotropaion de la proue portaient l'épithète παταῖκοι à cause de leur rôle apotréptique qui consistait à menacer, à frapper et à injurier

¹ III, 37: Καμβύσης... καὶ εἰς τοῦ Ἡφαίστου τὸ ἱερόν ἦλθε καὶ πολλὰ τῷ ἀγάλματι κατεγέλασε. Ἔστι γὰρ τοῦ Ἡφαίστου τῷ γάλμα τοῖσι Φοινικηῖοισι Παταῖκοισι ἐμπερέστατον, τοὺς οἱ Φοίνικες ἐν τῇσι πρῶρησι τῶν τριήρεων περιάγουσι. Ὅς δὲ τούτους μὴ ὄπωπε, ἐγὼ δὲ οἱ σημαίνω. Πυγμαίου ἀνδρὸς μίμησις ἐστὶ. — Les gloss. Herod. Hesyché et Suidas s. v. placent, à tort, ces idoles ἐν πρύμναις au lieu ἐν πρῶραις.

² P. Wolters, Ein Apotropaion aus Baden; Bonner Jahrbücher, fasc. 118 (1909).

³ Roschers, Myth. Lex. s. v. Pataikoi. — Perrot, Hist. de l'art. II, 419 fig. 293.

⁴ F.C.G. ed. Meineke 4,697: ἀγάλματα χρυσοῦ ὅσ' ἀπέφθου τοῖς Παταῖκοις ἐμπερεῖ. — Hesych s. v. Τίγρων, Εὐφραδῆς, Παταῖκοι ἐπιτραπέζιοι.

⁵ Phoenizia I, 653.

la mer. Le ridicule de leur caractère n'était, peut-être, que le résultat de l'impression que faisaient aux Grecs, comme au roi perse Cambyès, ces idoles archaïques, gauchement exécutées et fortement peintes par les Phéniciens.

Le **casque-stolos** (pag. 135) est l'apotropaion le plus approprié pour mettre sur la tête du navire, c'est-à-dire sur la proue. En vérité le bois du grand stolos stylisé, plat dans sa partie inférieure et recourbé en haut, est posé comme une énorme corne, ayant la forme d'un casque asiatique, sur la proue et porte même, nous l'avons déjà vu, le nom de casque (*περικεφαλαία*), qui en réalité, est l'arme par excellence qui protège la tête. La peau *κάσσις* qui surmontait, — et surmonte encore aujourd'hui (voyez les tartanes des pêcheurs italiens), — le casque-stolos de la proue, n'est rien autre que la peau *αἰγίς*, le plus formidable des *apotropaia* divins (voyez plus loin à propos du navire *bélier*). Ainsi tous ces stoloï archaïques sont des *apotropaia*. C'est ainsi, je crois, qu'il faut comprendre aussi tous les stoloï qui suivent, dont le plus commun, pour les Phéniciens, les Grecs et les Romains, est la **petite idole d'Athéna combattant**, déesse *ἀποτροπαία*¹. De même les **têtes ou protomes de lions, taureaux, coqs et serpents**², tous connus déjà par ailleurs comme emblèmes apotréptiques.

La transformation complète de la grande corne primitive du stolos en une statuette d'un dieu apotropaïos, si usitée chez les Phéniciens, n'était pas aimée des Grecs de la bonne époque, qui évitaient — nous le savons par l'histoire du concours entre Pheidias et Alcamènes pour les frontons de Parthénon³ — ces petites idoles, qui vues de loin prenaient la forme de poupées peu imposantes, sinon ridicules. Au lieu de ces poupées, ils préféraient représenter sur leurs types monétaires symboliques, les **dieux ἀποτρόπαιοι assis**, dans toute leur grandeur et majesté, à côté des stoloï-cornes sur les proues des navires qu'ils protégeaient. Voyez p. ex l'Athéna *ἀποτροπαία* assise sur la proue du navire d'un beau statère Cypriote vers le commencement du IV^e siècle;⁴

¹ Preller-Robert, Griech. Myth. p. 219.

² Graser, Die Gemmen pl. II, 55.

³ Journ. Int. d'Arch. Num. vol. XIV p. 295 et s.

⁴ B.M.C. Cyprus pl. XXV, 6.

l'Apollon, dieu aussi ἀποτρόπαιος¹, des tétradrachmes d'Antigone Gonatas;² l'Artémis assise sur la proue des monnaies des Magnètes de Thessalie au II^e siècle av. J. C.;³ le Poseidon ἀσφάλειος assis sur les proues des monnaies d'Arados hellénisée, qui pourtant conserve en même temps l'idole traditionnelle d'Athéna παταϊκή⁴.

Debout et dans la posture de l'action traditionnelle nous voyons ces mêmes dieux, ou leur grandes idoles, sur les proues des navires du temps de Ramsès (Pataikos à tête ailée et Apollon, tous deux combattant)⁵; sur les monnaies de Demetrios Poliorcète (la fameuse Niké dite de Samothrace, inspirant aux sons d'un clairon la panique à l'ennemi)⁶; sur celles frappées à Phaselis après 276 a. v. J. C. (Athéna ἀποτρόπαια ou πρόμαχος combattant)⁷; sur les bronzes enfin de Mytilène (grande idole archaïque de Dionysos ennemi des pirates)⁸, etc.

Un autre procédé, plus pratique dans la réalité car il débarrasse la proue de la grande idole, consistait, à la même époque, à sculpter ou à peindre sur les parois extérieures de la ptyché, juste à côté de la grande corne apotréptique, une figure également apotréptique. Ainsi sur les monnaies frappées aux temps de Pharnabaze à Cyzique nous avons un griffon⁹, monstre connu de bonne heure comme apotréptique¹⁰; de même sur les monnaies de Leucas, vers le IV^e siècle, nous avons à la même place un lion apotréptique, ou la Niké dans un quadrigé¹¹. Chez les Romains nous avons, à la même place, une tête de Méduse, une corne, les étoiles des Dioscures, Scylla¹² etc.

Depuis les temps romains, les Grecs, conservant toujours l'apotropaïon de la grande corne stylisée, commencent à orner son bout par

¹ Dem. Med. 53. — Aristoph. *Vesp.* 161; *Av.* 61. — Pauly-Wissowa, Real-Encycl. II, 189.

² Head-Svoronos, Hist. Num. pl. XVI 6.

³ B.M.C. Thessaly pl. VII, 2-3. Voyez et le vase en forme de proue, avec la même déesse assise sur elle, dans le Dict. des ant. gr. et rom. s. v. navis fig. 5284.

⁴ B.M.C. Phœnicia pl. III, 161-7; V, 3-4, 14, 15. — Babelon, Achéménides pl. XXIII, 13, 22.

⁵ Graser, Schiffsdarst. auf Münzen pl. A 2-3.

⁶ Head-Svoronos l. c. pl. IB', 12.

⁷ Journ. Inter. d'Arch. Num. vol. VI pl. XII, 2. — Anson, l. c. pl. XIX 933.

⁸ B.M.C. Lesbos pl. XXXVIII, 18.

⁹ Anson l. c. pl. XIX, 898.

¹⁰ Gruppe, Gr. Myth. p. 523.

¹¹ B.M.C. Thessaly pl. XXVII, 11-12.

¹² Dict. des ant. gr. et rom. s. v. navis fig. 5271, 5272, 5275, 5281.

une figure également apotréptique: l'acrostolion C'est ainsi que sur les stoloï de la trière de Thémistocle des monnaies du temps d'Hadrien nous voyons posée, comme acrostolion, tantôt la **tête de Pallas** ἀποτροπαία, tantôt une **chouette**. Ainsi que nous le savons par l'histoire même de la bataille navale de Salamis ¹, cet oiseau, apotréptique et magique ² par excellence, venant se poser sur les stoloï des navires au commencement du combat, éloignait d'eux les dangers et leur donnait, par conséquent, la victoire. C'est, sans doute, pour cette raison que cet oiseau devient un symbole proverbial de la victoire (γλαῦξ διέπιατο, γλαῦξ ἵπταται) et qu'il est remplacé, plus tard, par une statuette de la déesse Niké elle-même, posée sur les stoloï des navires de Corcyre et de Nicée (pag. 137).

L'acrostole étoile (pag. 137) est, sans doute, le symbole des **Dioscures** que nous voyons, plus tard, vers 200 après J. C., peints ou sculptés en entier sur les stoloï de quelques navires ³. Nous savons que ces héros marins, Cabires *apotréptiques* des dangers de la mer, sauvaient les navires en éclairant les nuits tempétueuses par les feux de leurs étoiles et en calmant les vagues, ὅτε τε σπέρχουσιν ἄελλαι χειμέριαι κατὰ πόντον ἀμείλιχον ⁴. C'est pour cette raison que nous voyons souvent sur les monnaies les proues des trières surmontées de leurs bonnets à étoiles, aussi bien que de la chouette dont nous venons de parler ⁵.

Nous avons vu que les Egyptiens, Assyriens, Phéniciens, Grecs et Romains ornaient la corne stylisée de la proue de la figure entière, le buste, ou la tête d'un animal ou d'un dieu apotréptique. Ils ont fait la même chose, comme nous allons voir, pour l'*embolon* et *parembolon* de la même proue. C'est de cet usage que sont nés, dans l'art ancien, plusieurs monstres inexplicables jusqu'à présent, lions, chouettes, chevaux-marins, Scylles, Tritons etc. à une tête et deux corps, ou deux queues! Je viens de le soutenir dans une étude que j'ai publiée ces

¹ Plut. Themist. 12.

² Journal Int. d'Arch. Num. vol. XIV p. 225.

Torr, pl. 6, n° 29. — Dict. des ant. gr. et rom. s. v. navis p. 40 fig. 5295.

⁴ Hymn. Homer. 33 etc.

⁵ B.M.C. Lycia pl. XVI, 13. — Graser, Schiffsd. auf Münzen pl. D. 477β. — Anson l. c. pl. XVII, 791 - 792.

jours-ci en grec, sur l'origine et la signification de l'aigle bicéphale de Byzance (Athènes, Librairie Hestia, 1914) Pour que la figure apotréptique de la corne ou de l'embola de la proue soit visible en entier,



Fig. 17.

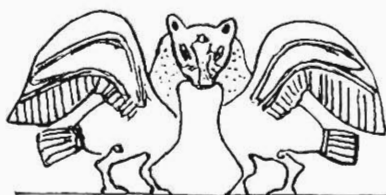


Fig. 18.

de chaque côté du navire, il était indispensable, comme aujourd'hui, de peindre ou de sculpter *deux fois* la partie inférieure de son corps. Un des meilleurs exemples anciens nous présente un des statères d'électrum

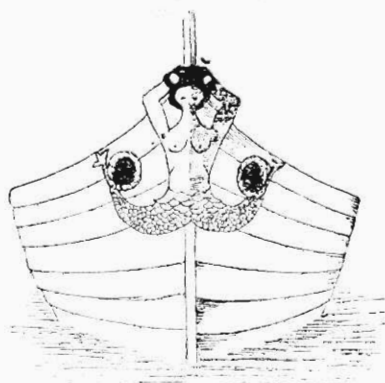


Fig. 19.

de Cyzique. Son type de la proue nous fait voir *double* le corps du loup ailé, dont la tête forme l'éperon du navire ¹. Ainsi ces lions (fig. 4-4^a), chouettes (fig. 17-18), Scylles (fig. 19) ², Tritons etc. vus de face présentent deux corps ou deux queues attachés à un buste ou à une tête, *sans que le sculpteur ou le peintre eût jamais eu l'intention de représenter un monstre à deux corps ou à deux queues*, comme l'ont cru les ignorants de toutes les époques, qui pour expliquer le fait

ont inventé des mythes. Il s'agit tout simplement d'acrostolia ou embola, *stoloi* de navires détachés de la proue et copiés seuls sur les monuments comme symboles maritimes et religieux, représentant tout le navire.

¹ Num. Chr. Vol. VII pl. VI n° 35. — Nomisma, fasc. VII (1912) pl. II, 35.

² Ces trois figures sont prises de mon étude sur l'aigle bicéphale, citée ci-dessus, où l'on trouve aussi leur explication comme *stoloi* de la proue.

D. EMBOLA ET PROEMBOLA.

Embolon (ἔμβολον, ἔμβολος) est l'engin formidable de la proue, qui caractérise le navire de guerre depuis les temps les plus reculés jusqu'aujourd'hui. Vissé solidement à la carène, à l'extrémité inférieure de la proue, il avait une forme aiguë et proéminente. Il se trouvait à demi au-dessous de l'eau, on à sa surface et servait à déchirer les parois du navire ennemi pour le faire couler. D'abord il était fait de cuivre, ensuite de fer. Bien qu'il fit partie intégrante du navire, il pouvait être ôté par le vainqueur pour être, en signe de triomphe, dédié aux dieux. Une trière qui avait son embolon détruit était regardée comme hors de combat (ἄχρηστος) ¹. Le **proembolon** (προέμβολον, προέμβολος, προεμβολίς), existant déjà dès les temps les plus anciens ², se trouvait entre la corne et l'éperon et servait à enfoncer les parois du navire que déchirait l'embolon. Tandis que l'embolon représente la tête de l'animal-symbole du navire, le proembolon a la forme d'une fourche ou trident; mais quand, aux temps classiques, l'embolon prend, presque toujours, la forme d'un trident, la tête d'animal qui l'ornait passe sur le proembolon ³. Dans le port de Genua on a trouvé un de ces proembola en bronze représentant la tête d'un sanglier ⁴.

Les éperons de navires préhelléniques de l'île de Syros, et ceux de l'époque de Dipylon et des navires phéniciens vers 700 av. J. C., ont la forme, simple et sans ornements, des éperons de nos cuirassés depuis la découverte de la vapeur. Ils tiennent la place du groin (ῥύγχος, rostrum, museau) d'un cétacé, dauphin ou *pristis*, qui étaient les animaux marins de la surface de la mer (ἀμφίβια), ainsi que les oiseaux aquatiques (κόκκοι, canards) dont les premiers navires de guerre imitaient de préférence la forme, depuis la tête armée du ῥύγχος jusqu'à la queue recourbée ⁵ comme celle des dauphins et des balènes. Mais les peuples anciens donnaient aussi à leurs navires la forme de plusieurs

¹ Herod. I, 166.

² Dict. des ant. gr. et r. s. v. navis fig. 5265.

³ Voyez p. ex. les monnaies de Leucas : B.M.C. Thessaly pl. XXVIII, 15-16 (tête de lion) Grueber, l. c. pl. XCIV, 12-13 (tête de chien) monnaies de la famille Forcia.

⁴ Torr, l. c. pl. 8, 43. — Dict. des ant. gr. et rom. s. v. rostrum. fig.

⁵ Graser, Die Gemmen pl. I, 103.

autres animaux, dont ils portaient les noms génériques *béliers* (κριοί), *boucs* (τράγοι), *chevaux* (ἵπποι, κέλητες), *taureaux* (ταῦροι), *lions* (λέοντες), *canthares* (κάνθαροι), *canthares cygnes* (κυκνοκάνθαροι)¹.

E. TOTEMS MARINS.

Ces animaux, imités par la construction du navire, n'étaient pas choisis par caprice ou par hasard, ou à cause de leur forme, qui, du reste, était souvent très difficile à s'appliquer à un navire, surtout quand il s'agissait d'animaux quadrupèdes. Pour des raisons religieuses, fort anciennes relatives aux animaux-dieux adorés par les clans des vieux peuples, animaux *totems*, regardés comme ancêtres, tutélaires et symboliques de chacun de ces clans, on donnait à leurs navires la forme de ces animaux pour les rendre sacrés (ιεραὶ νῆες). Il était interdit (*tabou*) d'y toucher sous peine d'une mort subite, infligée par les dieux. C'est ce qui augmentait leur force devant l'ennemi et la confiance des équipages de ces divins navires qu'on croyait invincibles («θέμις δ' οὐκ ἔστιν ἀλῶναι»)².

Ces superstitions et croyances des peuples primitifs du monde entier sont à présent trop positivement connues pour qu'il soit besoin de les développer ici³. Je me contenterai de les appliquer à l'exégèse des monuments qui nous intéressent présentement.

Comme, le plus souvent, il n'était pas possible ou pratique de donner aux navires la forme entière des animaux sacrés du clan ou peuple marin qui les construisait, surtout quand ces animaux-dieux n'étaient pas aquatiques, mais quadrupèdes, on copiait seulement leurs protomes, — quelquefois même avec les pieds d'avant, symbole des avirons (voyez p. ex. les monnaies primitives de Phaselis: B.M.C. Lycia pl. XVI, 7-8), — leurs bustes ou seulement leurs têtes avec le cou. On donnait au reste la forme de la partie inférieure du corps d'un cétacé. C'est de là qu'est née, selon moi, la grande série de monstres marins à bustes de lions, taureaux, chevaux, béliers, sangliers,

¹ Torr l. c. pag. 65 et 105-124.

² Apoll. Rhod. Argon. II, 616.

³ Voyez p. ex. les premiers chapitres du livre de S. Reinach, Cultes, mythes et religions. Paris 1905.

boucs etc., et à queues de dauphin, ou d'autres poissons. Comme aussi le navire avait souvent des ailes, ses voiles, on donna également des ailes à ces monstres-dieux, même quand les animaux leurs prototypes, n'avaient naturellement pas d'ailes. Sculpture et peinture contribuaient à rendre la ressemblance du navire *μυλοπάρειος* avec les animaux *totems* plus parfaite, de manière que les bergers qui les voyaient pour la première fois «fuyaient en abandonnant leurs nombreux troupeaux, épouvantés à la vue de ces vaisseaux semblables à des monstres énormes sortant de la mer, qui est peuplée de monstres marins»¹. De plus ces vaisseaux primitifs de guerre étaient des dieux possédant, comme l'Argo, une âme divine (θεῖον μένος) et le pouvoir même de parler (ναῦς αὐδήεσσα) pour communiquer à l'équipage les volontés des dieux et lui prédire l'avenir².

Les monstres-dieux dont les navires étaient l'image, nous les voyons constamment nager ou planer à côté des navires en question comme des alliés ou des protecteurs. Ainsi si nous examinons les plus anciennes monnaies des villes du peuple marin par excellence, des Phéniciens, nous voyons d'abord sous les navires de Byblos, qui ont la forme de chevaux-marius, nager le dieu-cheval-marin ailé. Sous d'autres navires de la même ville, qui ont la forme de lions marins, nage un dieu-lion marin ailé³. Ces monstres-dieux ainsi que d'autres en forme de taureaux marins⁴, simples dauphins⁵ etc., accompagnent, sur les monnaies de Byblos, d'Arados et d'autres villes phéniciennes, les navires en question même quand ceux-ci copient les traits d'autres animaux sacrés des différents clans du même peuple⁶. Alors ce sont les dieux alliés du même peuple qui assistent sa marine. Avec l'anthropomorphisme quelques-uns des ces animaux monstres sacrés, surtout le dauphin, ont pris la forme de Triton, demi-homme, demi-poisson, qui alors armé d'un trident ou tenant des dauphins, orne la proue de ces

¹ Apoll. Rhod. *Argon.* IV v. 316 et s. : οἷα τε θήρας ὁσόμενοι πόντου μεγαμητέας ἐξανιόντας.

² Ilid. I 324 et s. : σμερδαλέον πेलιάς ἴαχεν Ἄργω ἐπισπέρχουσα νέεσθαι. II, 614 : Ἀθήνη, ἣ οἱ ἐνέπνευσεν θεῖον μένος, εἴτε μιν Ἄργος γόμοισιν συνάρασε; IV 580 etc.

³ B.M.C. Phoenicia pl. XI, 9-15; XII, 1-4; XL, 9-14; XLI, 1-6.

⁴ I. c. pl. II, 21-23; XI, 14-15; XII, 3.

⁵ I. c. pl. I, 9-10; XXVIII, 9-15.

⁶ Note I-3.

navires. Il les accompagne aussi en dieu tutélaire¹, ainsi que tout autre navire de son peuple².

Quand cet animal-dieu est complètement débarrassé de la forme animale, il chevauche sur l'animal de sa forme primitive et traverse, armé, la mer en dieu protecteur des marins de son peuple³.

Si des Phéniciens nous passons aux Lyciens, leurs voisins, nous voyons par Pollux (I, 83) que quelques-uns de leurs navires s'appelaient *béliers*, *boucs* ou *taureaux* d'après leurs formes. Sur leurs monnaies archaïques nous voyons, — parmi leurs animaux sacrés et à côté des sangliers et dauphins, — le bélier, le taureau et le bouc⁴. Les monnaies archaïques d'une de leurs villes, Phaselis, présentent des proues de navire ayant la forme complète d'une protome de sanglier ou d'une laie⁵, forme qu'on a copiée, depuis Polycrate, les «*καπρίους ἔχουσαι τὰς πρόρας, ὑόπρωροι, ὕος εἶδος ἔχουσαι*» navires des Samiens, dits *Σάμαιναι*⁶, que nous connaissons par leurs monnaies⁷ et par un grand nombre de monuments de plusieurs autres Grecs, chez qui ce type est devenu populaire.

Cet animal sacré des Lyciens de Phaselis pour être si souvent copié par les Grecs pour leurs navires devait avoir une grande importance religieuse pour eux. Nous pouvons, peut-être, la découvrir à l'aide du nom *φάσηλοι* que les anciens donnaient à une catégorie de navires de guerre (*μακρὰ πλοῖα* ou *τριηρετικὰ*) se distinguant par leur vitesse. On fait venir ce nom de *φάσηλος*, *φασήολος* ou *φασίολος* (haricot, fêsole) en disant que cette catégorie de navires avait la forme de haricot! Ce qui ne peut pas être possible, vu que la forme du haricot est très lourde tandis que ces navires sont caractérisés comme *μακρὰ* et *ταχέα*. Comme d'une part les noms *Φασαηλῖς* et *Φασάηλος* sont attestés pour sémitiques (ville de Judée, tour de Jérusalem, frère d'Hérode) et que, d'autre part, nous savons qu'une des Hyades (*Ῥάδες*, de

¹ I. c. pl. II, 30-31 (Arade).

² I. c. pl. I, 1-10; XLV, 1.

³ I. c. pl. XXVIII, 16-17; XXIX, 1-17 (Tyr).

⁴ B.M.C. Lycia pl. II, 1-4; IV, 9-11, 21-22; IX, 7.

⁵ I. c. pl. XVI, 6-8; XLIII, 7; XLIV, 15.

⁶ Herod. III, 59. — Plut. Pericles 26. — Alexis Samios chez Athen. XII, 57. — Hesychie s. v. *Σαμιαζὸς τρόπος*.

⁷ B.M.C. Ionia pl. XXV, 17; XXVI, 12, 17; XLIII, 1; XLIV, 2, 9, 11, 20 etc. etc.

ὄς, *Suculae*), c'est-à-dire des Nymphes transformées en laies, ou adorées primitivement sous la forme de laies, portait le nom de Φαισύλη¹, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'un mot sémitique signifiant l'espèce de la laie sauvage, déité de Lycie — où sur les monnaies domine le sauglier parmi les animaux-dieux, — laquelle donna son nom aux Phaselites (= Ὑᾶται) et à leurs navires, qui copiaient, pour les raisons exposées plus haut, la forme de leurs animaux *totems*.

Un autre ancien mythe Lycien² nous dit que Chimaros (de χίμαρος, *bouc*) guerrier Lycien sauvage, de la colonie lycienne près de Zeleia, montant un navire qui avait la forme de *lion* à la proue et celle du *serpent* à la poupe (tous deux connus des monnaies comme animaux-dieux de Lyciens³), dévastait la mer et les côtes de Lycie jusqu'à ce que le corinthien Bellérophon, fils du dieu marin Glaucos, ou même de Poseidon Hippios, montant le « *cheval ailé* » Pégase, lui donnât la chasse et le tuât. Le cheval ailé et marin étant un des animaux-dieux des Lyciens et Phéniciens le plus souvent copiés pour leurs navires de guerre, il est clair que le célèbre cheval ailé Pégase de la mythologie grecque, que monte Bellérophon (= tueur de lions = Λεωφόντης)⁴ n'était rien autre primitivement que le navire sacré, en forme de cheval, que montait le héros corinthien allié des Lyciens. Il est même important de noter ici que les Sicyoniens, voisins et souvent ennemis des Corinthiens, ont fait de la Chimère, — personnification du navire lion-serpent-bouc, de l'ennemi des Corinthiens Chimaros — leur emblème, qu'ils opposèrent au Pégase des monnaies corinthiennes. Il doit ainsi exister une relation étroite entre Sicyon et Lycie. De fait cette relation est attestée par le culte d'Apollon Lycios à Sicyon,⁵ par des légendes, fort anciennes, qui placent à Sicyon Proitos, l'hôte et gendre du fameux roi de Lycie Iobates, qui le rapatria à Sicyon avec une armée Lycienne⁶; enfin par l'expulsion de Bellérophon même par ce même Proitos, à Lycie, où il devait, par ordre de Iobates, tuer

¹ Hesiod. fr. 60. — Schol. Arat. Phaen. 172. — Pherec. chez Hyg. poet. astr. 2, 21.

² Plut. de mul. virt. 9.

³ B.M.C. Lycia pl. II, 8-18; V, 1-3, 4-6; VII 9-11; V, III, 11-18; IX, 1-6.

⁴ Roscher, Myth. Lex. I. p. 767.

⁵ Paus. II, 9, 7.

⁶ Roscher, Myth. Lex. III p. 3013 s.

Chimère qui dévastait la Lycie. A cette parenté étroite entre les Sicyoniens et les Lyciens, dont le «totem», comme nous l'avons vu, était le sanglier, est dû, peut-être, le fait que les Sicyoniens se divisaient en les tribus des Ὑᾶται, Χοιρεῖται καὶ Ὀνεῖται¹, c'est-à-dire ayant pour *totems* les animaux-dieux: *sanglier, laies, et ânes*². Le nom même de leur dieu, fleuve adoré par des théories annuelles de sept garçons et sept vierges, était Σῦς et Σύθας (sanglier)³. Il est également à noter qu'il avait pour voisin un autre fleuve dit Κριὸς (bélier)⁴.

Une autre série des plus anciennes légendes grecques s'explique de la même manière, si simple et si conforme à la fantaisie saine et bon enfant de ces peuples d'alors. Ainsi le taureau divin cretois, qui enlève Europe de la Phénicie et l'emporte sur son dos en Crète en traversant la mer à la nage, n'est rien autre, même selon les anciens, qu'un navire *totem* des Crétois, grands adorateurs du taureau, ayant la forme de cet animal (ναῦς ταῦρος, ταυρόμορφος)⁵.

Le fameux bélier à la toison d'or des Minyens, qui, emportant sur son dos Phrixos et Hellé, part du port d'Halos pour la Colchide, volant ou nageant sur la mer et accompagné des dauphins, Tritons, Nereides, Scylles et autres monstres marins⁶, n'est aussi, selon les anciens, rien autre qu'un navire en forme de κριός, *totem* du peuple qui l'a construit.⁷ C'est pour cela que la place de Colchis où aborda et se reposa ce *bélier*, portait le nom κριοῦ εὐναί. Εὐνή est la couche; mais le pluriel, εὐναί, est le nom primitif qu'Homère et Hesiode donnaient aux ancrs sur lesquelles se repose le navire. Phrixos après

¹ Herod. V, 68.

² Pour le culte de l'âne apotrepétique voyez Eratosth. Catast. 11; les monnaies de Mendé, et S. Reinach, Le culte de l'âne I. c. vol. I. p. 342 ets.

³ Paus. II, 7, 8, 12 2, Plot. 3. 16. 4 (Σύου ἢ Συὸς ποταμοῦ).

⁴ Paus. VII, 27, 12.

⁵ Pollux I, 83: Ἔστι δὲ τινα πλοῖα Λύκια λεγόμενα κριοὶ καὶ τράγοι, ὡς εἰκάζειν ὅτι τοιοῦτόν τι πλοῖον καὶ ὁ ταῦρος ἦν ὁ τὸν Εὐρώπην ἀπαγαγών. — Steph. Byz s. v. Ταυρόεις, πόλις Κελτική, Μασσαλιετῶν ἀποικος... ὅτι ταυροφόρος ἦν ἡ ναῦς, ἡ διακομίσασα τοὺς τὴν πόλιν κτίσαντας, οἱ ἀποκριφέντες ἀπὸ τοῦ στόλου τῶν Φωκαέων καὶ προσενηχθέντες αὐτόθι ἀπὸ τοῦ ἐπισήμου τῆς νέως τὴν πόλιν ὠνόμασαν.

⁶ Roscher, Mith. Lex. III p. 2463 Fig. 1-8.

⁷ Schol. Apoll. Rhod. I, 256: ἐνιοὶ δὲ φασιν αὐτὸν (Φρίξον) ἐπὶ κριοπρώρου σκάφους πλεῦσαι. — Diod. 4, 47: διαπλεῦσαι γὰρ αὐτὸν φασιν οἱ μὲν ἐπὶ νέως προτομήν ἐπὶ τῆς πρῆρας ἐχούσης κριοῦ, καὶ τὴν Ἑλλήν δυσφοροῦσαν ἐπὶ τῇ ναυτίᾳ, καὶ διὰ τοῦτο ἐπὶ τοῦ τοίχου τῆς νέως ἐκκύπτουσιν, εἰς τὴν θάλασσαν ἐκπεσεῖν.

avoir accompli son voyage à Colchis, où il s'installa pour toujours, dédia aux dieux, selon l'usage ancien, la toison du bélier, probablement l'acrostole du navire qu'il enleva de sa patrie. Mais cet acrostole étant un dieu-Palladion du peuple Thessalien, de ceux dont la perte amenait de grandes calamités, ce peuple devait le reconquérir à tout prix. C'est pour cette raison que les Argonautes entreprennent leur fameuse expédition, et c'est pour la même raison qu'Aiètes garde avec une si grande vigilance ce fétiche, cet αἰγὶς et Διὸς κώδιον, qui orne comme apotropaion depuis ces temps anciens jusqu'à présent les têtes de proues des navires (voyez p. ex les navires des pêcheurs italiens)¹ et même les bouts pointus des souliers (τσαρούχια) de nos *evzones* montagnards!

Le navire *Argo* (ἡ Ἀργὼ = la blanche, de ἄργος) du roi *Pelias* (Πελίας, de πελιάς, πελειάς, πέλεια colombe sauvage) fils de Poseidon, navire dit aussi *Πηλιάς* de la montagne Πήλιον, n'est, selon moi, que le *totem* d'une des fameuses colombes-dieux de Dodone. Il a une âme divine inhérente au morceau de bois apporté par Athéna du chêne sacré de Dodone,² chêne sur lequel nichaient les célèbres colombes (πελειᾶι) divines et prophétiques de Dodone³, qui donnèrent aussi leur nom aux prophétesses du mêmes anctuaire dites Πέλειαί⁴. Avant que ce navire ne *vole* (διπτάμενον) au-dessus de la mer, à travers les Symplégades⁵, son équipage prend, sur le conseil du divin Pheneus, pour image et symbole une colombe sauvage (πελειᾶς) qu'il laisse voler à travers le terrible détroit, qu'Argo passe aussi *au vol* comme une flèche ailée (ἡ δ' ἐξέλη πτερόεντι μετ' ἡρώος ἔσσοντ' οὔσιψ)⁶.

¹ Herych; s. v. Περικεφαλαία ἡ ἐκ τριχῶν γεγονυῖα περιθετή· καὶ μέρος τι τῆς νεώς ἡ κάσσις. — Comparez les mots κάς et κῶς, κώδιον, (= peau), κάσσον (habit de laine épais et drou), κάσσονα (botte en peau), Ζεὺς Κάσσιος (idol de Zeus en pierre couvert d'une peau), etc. Ici appartient aussi le fameux Διὸς κώδιον, l'αἰγὶς d'Athéna, etc.

² Apollod. I, 9, 16. — Apoll. Rhod. I, 524. — Val. Flac. I, 302. — Claud. b. get. v, 14. — Tzetzés Lyc. 1319. — Lycoph. v. 1370. — Hyg. astr. 2, 37. — Aesch. ch. Philon Jud. 2, p. 468.

³ Ἡροδ. II, 55, 57. — Paus. VII, 21, 2; X, 12, 10. — Soph. Trach. 172. — Arneth, Über das Tauben-Orakel von Dodona, Wien 1840.

⁴ Hesych. s. v. Πέλειαί.

⁵ Eurip. Med. v. 1:

Εἴθ' ὄφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτάσθαι σκάφος
Κόχλιον ἐς αἶαν κυανέας Συμπληγάδας.

⁶ Apoll. Rhod. II. 328s., 555s., 602s.

Parmi les plus anciennes constellations, il y a Pleias (Πληιάς, Πληϊάδες), composée de sept colombes (Πέλειαί, Πελειάδες) qui étaient fort consultées par les navigateurs (πλέοντες), d'où *leur nom* aussi de Πλειάδες de πλέω, πλείω (naviguer), parce que χρήσιμοί εἰσι τοῖς πλέουσιν¹. Aucune information mythologique ne met en relation ces sept colombes sacrées, personnifiées en filles d'Atlas, avec les colombes de Dodone qui étaient deux, originaires de Thèbes d'Égypte². C'est pour cette raison, sans doute, qu'Argo, la pelias de Dodone, ne se trouve en aucun rapport avec les mythes et la constellation des sept Peleiades. Elle est constellée à part sous la forme de la poupe d'un navire. Son nom caractéristique Argo, *la blanche*, paraît s'opposer aux mythes grecs qui pour indiquer l'origine africaine de ces deux colombes, disaient qu'elles étaient de couleur noire ou obscure (μέλαιναί). Mais il se peut que cette légende provienne du mot πελιδός, noir. Il se peut encore que comme à propos de l'autre fameuse paire d'oiseaux sacrés de Zeus, les aigles delphiques, noir et blanc, venus l'un du pays de lumière (Orient), l'autre du pays d'occident (Ζόφος), ceux qui ont créé le mythe de l'Argo, voulant distinguer entre la colombe restée en Afrique (oracle de Zeus Ammon) et celle installée en Europe (oracle de Dodone), disaient que celle de Libye était noire (μέλαινα) et celle de Dodone blanche (ἄργή), d'où Argo, le navire *totem* de la colombe de Dodone.

Enumérer ici tous les mythes et monuments énigmatiques des anciens, qui trouvent, avec le même système, une explication simple et bien appropriée à la mentalité des peuples méditerranéens d'alors, serait une tâche énorme que je ne puis pas entreprendre à présent sans sortir complètement de mon cadre numismatique.

J'ajoute seulement que presque tous les animaux-dieux primitifs de la Grèce qui ont prêté leur forme aux navires *totems* de la religion primitive, se trouvent constellés comme s'ils naviguaient dans la mer bleue des cieux. C'est ce qui m'explique pourquoi sur les monnaies archaïques, — dont les types dominants sont ces animaux totems, ou, ensuite, leurs équivalents anthropomorphiques, — nous les voyons si

¹ Roscher, Myth. Lex. s. v. Pleiades, (vol. III p. 2556 s.).

² Herod. II. 55.

vent accompagnés d'étoiles ¹. Même quand les étoiles manquent, le type ne perd pas sa signification astrale pour celui qui sait comprendre l'origine, le développement et le symbolisme de chacun de ces types. Quand p. ex. les numismates voient, sur quelques monnaies chypriotes, une femme nue nager à côté d'un bélier qui la porte ², ou une autre femme emportée par un taureau nageant ³, ils ne savent comment les expliquer, car les mythes d'Hellé et d'Europe n'étaient pas localisés en Chypre. Mais celui qui sait, par les monnaies mêmes chypriotes, que le bélier et le taureau étaient des dieux animaux - totems, les plus adorés par les chypriotes, totems qui constellés appartenaient aux cultes de *tous* les peuples marins de la Méditerranée, comprendra la présence en Chypre des types en question, en se rappelant de plus que tous les Grecs disaient du bélier qu'il était ὁ τὸν Φοῖβον διακομίσας καὶ Ἑλλήν ⁴, et du taureau qu'il était ὁ τὴν Εὐρώπην ἀγαγὼν διὰ πελάγους ἐκ Φοινίκης εἰς Κρήτην ⁵.

Quand l'exégèse des mythes et cultes grecs abandonnant les systèmes savants et élaborés, regardera en face leurs origines avec la simplicité de l'esprit et de la fantaisie du peuple grec primitif — peuple qui vit encore invariable et peut être étudié dans sa manière de créer chaque jour de nouveaux mythes — alors ⁶ nous serons dans la bonne voie pour les comprendre et les expliquer sans recourir à tous les

¹ Voyez mes études *Sterndiliter als Münztypen*: Zeits. f. Num. XVI (1889) et *Sur la signification des types monétaires des anciens*: Bull. de Corr. Hell. 1894 p. 101 s.

² B.M.C. Cyprus pl. XIII, 11-12.

³ l. c. pl. VI, 9-11; XX, 3-6.

⁴ Eratosth. Catast. 14.

⁵ l. c. 19.

⁶ La dernière création mythologique de notre peuple est la personnification de notre glorieux vaisseau amiral «*Georges Averof*». Depuis la dernière guerre ce n'est plus un navire, mais bien «*Poncle George*» (Μπάμπια Γεωργος), l'héroïque et bon enfant montagnard, qui, chaque fois que le Turc (=la flotte turque) devient insupportable et, en sortant de son palais (=les Dardanelles) fait le brave devant les faibles Grecs de la plaine (=les torpilleurs), descend de sa montagne (=Lemnos) et, armé d'une énorme massue (=les grands canons), casse les reins des *grands Paschas*, Tourgout, Barbarossa etc. (=personnifications des grands bateaux de la flotte Turque, Tourgout - Reiss, Chaïredin - Barbarossa etc). La fantaisie des anciens qui ont créé les personnifications des navires *Pegasos* de Bellerophon, *Chiméra*, de Chimaros etc, n'a pas procédé autrement. Si ce n'était le ton ironique, avec lequel notre peuple raconte cette charmante légende de *Barba-Georgos*, un étranger n'aurait jamais supposé qu'il s'agit de la personnification d'un navire de guerre.

« systèmes savants possibles, qu'ignoraient ceux qui ont créé ces mythes. Mais puisqu'ils les ignoraient comment les prendre pour base de nos études et théories!

Le plus fameux des μισέλληνες, Ed. About, a écrit, il y a longtemps, cette grande vérité, que «la plus intéressante de toutes les ruines qu'on vient étudier en Grèce, c'est encore le peuple grec». Quand est-ce que les savants «philhellènes» porteront à l'étude religieuse de ce peuple-ruine — qui vient même ces jours-ci de prouver d'une manière si éclatante qu'il n'est pas une ruine — un peu de l'attention saine et clairvoyante qu'ils portèrent, avec tant des succès, aux religions des sauvages de Polynésie, d'Afrique et d'Amérique?

JEAN N. SVORONOS

